SEPTEMBRE 1951

N° 309 - 100 FRANCS

France

ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

LA GRANDE REVUE UNIVERSELLE

Illinois U Library

Phot. Intercontinentale.

M. WINSTON CHURCHILL AU FESTIVAL DE VENISE

La Biennale du cinéma et les manifestations artistiques et mondaines qui l'encadrent avaient attiré à Venise nombre de célébrités internationales. Infatigable en dépit du poids des années, M. Winston Churchill, qu'on voit, ci-dessus, au côté de Lady Diana Cooper, fut un spectateur assidu des festivités vénitiennes. Avant de regagner Londres l'ancien « Premier » a fait un court séjour à Paris et a assisté à une séance de l'Assemblée nationale.

j'ai engagé une secrétaire sténotypiste

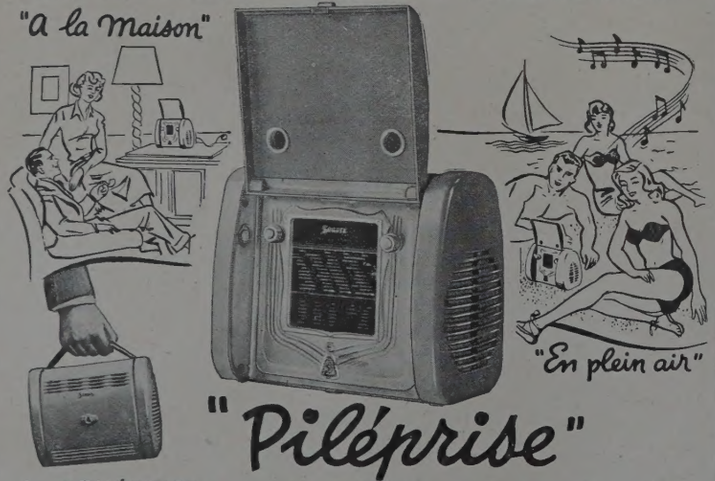
Depuis trop longtemps certains patrons se plaignent de ne pas trouver la collaboratrice de choix, rapide et se relisant parfaitement. Une secrétaire sténotypiste possède ces qualités, la sténotype GRANDJEAN permettant d'atteindre une grande vitesse de prise. Elle imprime les caractères alphabétiques nets et lisibles pour tous. Elle est l'outil de travail indispensable au patron et à la secrétaire consciencieuse. Son étude est facile et attrayante. Elle peut se faire sur place ou par correspondance, en France, aux colonies ou à l'Etranger. En demandant à chacune des candidates son carnet professionnel vous serez renseigné sur ses capacités.

Sténotypie Grandjean
8, rue St. Augustin PARIS.

Pour tous renseignements s'adresser à la sténotypie GRANDJEAN

Sonora Seul

VOUS DONNE UN PORTATIF QUI ÉGALE LES MEILLEURS POSTES D'APPARTEMENT



"Piléprise"

Le "PILÉPRISE" marche indifféremment sur les piles incorporées ou sur tous secteurs.

C'est un poste exceptionnel d'une conception entièrement nouvelle. 7 lampes - ÉTAGE HAUTE FRÉQUENCE permettant l'écoute parfaite des postes éloignés. Réception sur CADRE ACCCORDÉ INCORPORÉ éliminant la majorité des parasites industriels.

En fonctionnement "secteur", utilisation d'une lampe B F. distincte Ce montage permet une grande puissance et une musicalité remarquable. Dispositif spécial RÉGULATEUR de TENSION protégeant les filaments des lampes batterie des survoltages du réseau. RECHARGE AUTOMATIQUE prolongeant 3 fois la durée des piles.

Cadran-miroir qui s'allume automatiquement sur prise électrique, et, sur pile, sur simple pression d'un bouton. Le "PILÉPRISE" peut être fourni dans diverses couleurs ravissantes.

Trois gammes d'ondes : 30 à 52 Mètres, 180 à 580 Mètres, 950 à 2.000M. Il ne pèse que 4 kgs.300 avec piles.

DIMENSIONS : Long. 27cm, Haut 21cm5, Prof. 14cm5

32.950 frs

Écrivez-nous pour recevoir sans frais le dépliant contenant toutes les caractéristiques sur ce poste. Demandez le dépliant E4.

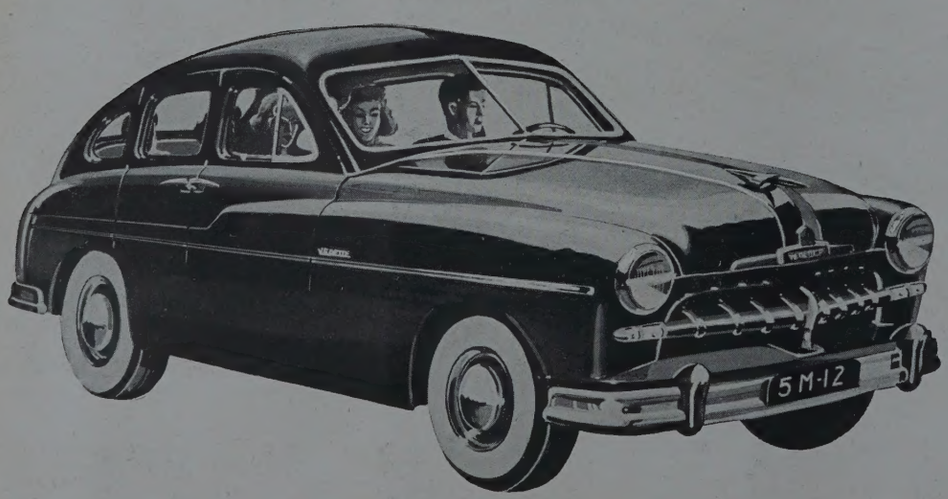
Sonora RADIO
USINES ET BUREAUX A PUTEAUX (Seine)

UN COIN DE FRANCE

SOUS LA CROIX DU SUD

MOSSANT
PUB. SACHA

Silence



VEDETTE

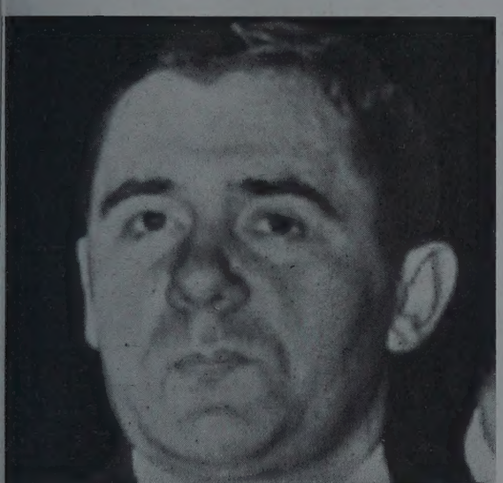
la voiture qui mérite son nom

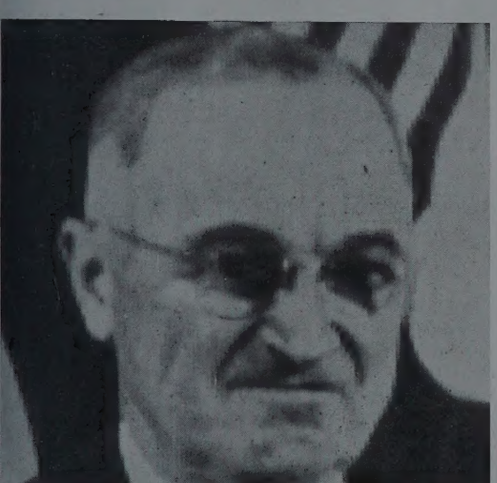
FORD S.A.F. POISSY

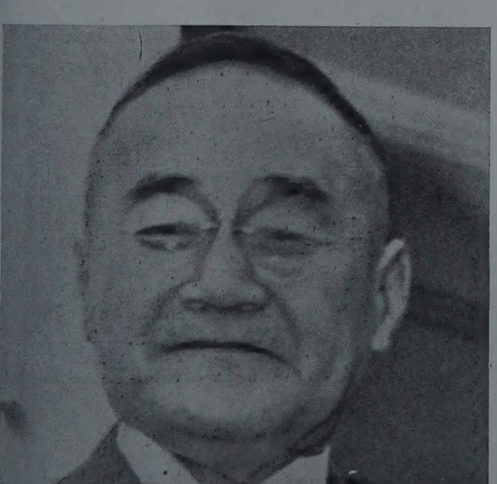
PROPAG F 118

7me ANNÉE — NUMÉRO 309 15 SEPTEMBRE 1951

France
ILLUSTRATION
LE MONDE ILLUSTRÉ







LE TRAITÉ DE SAN FRANCISCO

CONSACRE LA RENAISSANCE DU JAPON

Ouverte par le président Truman, qui a déclaré dans son discours qu'elle montrerait « qui cherche à faire la paix et qui désire l'empêcher », la Conférence de San Francisco a mené ses travaux à vive allure. Le représentant de l'U. R. S. S., M. Gromyko, a essayé de prolonger les débats que présidait M. Dean Acheson en faisant valoir surtout qu'ils étaient faussés par l'absence de la Chine populaire. Mais il a trouvé devant lui un bloc de nations résolues à ne pas le laisser conduire la Conférence dans une impasse. A l'heure fixée, le 8 septembre, le traité de paix qui réintègre le Japon dans la communauté internationale a été signé par les représentants de quarante-neuf nations et suivi d'un pacte de sécurité entre les Etats-Unis et le Japon dont la délégation avait à sa tête M. Yoshida (ci-dessus) qu'accompagnait sa gracieuse fille.

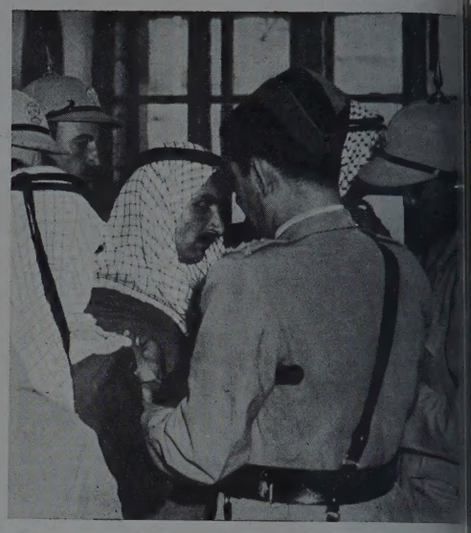
(France-Illustration *publiera prochainement une grande enquête de ses envoyés spéciaux Bernard Simiot, Paul Mousset et Lucien Bodard sur les problèmes actuels du Sud-Est asiatique.)*

ACTUALITÉS MONDIALES D

WASHINGTON. Le président Truman communie volontiers avec ses compatriotes dans l'enthousiasme pour le sport du base-ball, si populaire aux U. S. A., et il ne cherche pas à dissimuler sa passion de spectateur averti.

VOICI L'HOMME DE LA SEMAINE

LE MARECHAL TITO a déclaré à un journaliste anglais que la Yougoslavie pouvait, sans adhérer au pacte atlantique, envisager une coopération défensive avec la Grèce et la Turquie. Il a encore ajouté que la condition primordiale de la paix est que l'U. R. S. S. renonce à s'immiscer dans les affaires des autres pays.



AMMAN. Quatre hommes condamnés à la peine capi comme complices du meurtrier du roi Abdullah ont exécutés à la prison centrale. Deux autres qui se réfugiés en Egypte ont été condamnés par contum

NEW-YORK. L'armée américaine est probablement la seule à posséder une musique militaire féminine. Ses débuts en plein air, sur les marches de l'hôtel des postes de New-York, ont obtenu un vif succès de curiosité.

NORFOLK. Cédé à notre pays par les U. S. A. au titre du programme d'aide militaire, le porte-avions *La Fayette* a quitté l'Amérique pour l'Europe conduit par l'équipage français qui depuis deux mois s'entraînait à son bord.

MUNICH. En exécutant ce périlleux exercice de desce du haut d'un clocher, ces guides, spécialistes des sau tages en montagne, ont fourni une impressionna démonstration des innombrables périls qu'ils coure

LE CAIRE. L'antique fête du Nil fertilisateur est célébrée chaque année dans une version moderne, et ce bateau va prendre part aux réjouissances populaires qui consacrent les noces du fleuve puissant avec l'Egypte.

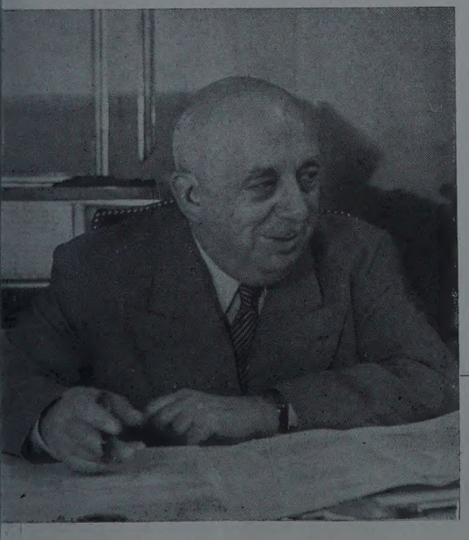
KAESONG. Après l'arrêt des pourparlers d'armistice, la bataille a repris sur tout le front avec une intensité accrue, et l'aviation des Nations Unies pilonne sans répit les ponts et les voies de communication de l'ennemi.

TEHERAN. Au cours de manœuvres qui se sont déro lées non loin de la capitale iranienne, le shah a inspec le matériel et les engins blindés fournis à son pays p les Etats-Unis au titre du programme d'aide militai

A SEMAINE

.OMBES. Malgré les belles victoires remportées plusieurs de nos représentants, dont El Mabrouk, uède est sortie victorieuse, par 111 points à 101, de encontre d'athlétisme qui l'opposait à la France.

RRE-NEUVE. Parti d'Aldergrove, en Ecosse, le bom- dier biréacteur britannique *Canberra* a battu le rd de la traversée de l'Atlantique-Nord, qu'il a chi d'est en ouest en quatre heures dix-neuf minutes.



M. VINCENT DELPUECH
PRÉSIDENT DE « FRANCE-ILLUSTRATION »
COMMANDEUR DE LA LÉGION D'HONNEUR

D'un Samedi à l'autre

PAR GEORGES DUHAMEL

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

Le voyageur qui, pour retrouver un ami, pour saluer un paysage élu, pour admirer quelque ensemble monumental, pour faire une recherche savante ou même trouver distraction à ses ennuis ordinaires, le voyageur qui traverse la France, par cette fin d'un été soucieux et transi, sera sans doute amené, jour après jour, au gré des spectacles, à faire des réflexions et sur l'avenir de nos sociétés et sur le sentiment de la solitude.

Les Français sont réputés pour leur individualisme. Ils aimaient, autrefois, de se retirer avec ceux de leur clan, sinon dans l'endroit écarté dont parle Alceste, du moins dans ce qu'un autre Français, Christophe Plantin, a fort bien décrit : « Avoir une maison commode, propre et belle... » La formule « chacun chez soi » résumait ce rêve et cette disposition des Français. Est-ce à dire que le Français se refusait à l'ivresse du phénomène collectif ? Non, certes ! Mais, assez vite dégrisé, il se tournait vers son refuge. Toute une littérature célébrait, chez nous, ce profond besoin de retranchement.

Depuis un demi-siècle, nous avons vu se développer, dans diverses régions du monde, ce qu'on appelle avec complaisance le phénomène de masse. Des ambitieux, des habiles ont exploité la tendance de certains peuples à s'assembler, à marcher au pas, à célébrer des messes politiques, à crier des slogans, à repousser tous les conseils de l'esprit d'examen. La presse, le cinéma et la radio contribuent puissamment à cette soumission. Le livre, qui contraint l'homme au silence et à la solitude, le livre perd de l'autorité dans cette bousculade. Malgré leur fameux « quant-à-soi », les Français eux-mêmes semblent, peu ou prou, gagnés par la folie universelle.

On a beaucoup parlé d'une désertion des campagnes. Ce n'est pas un péril imaginaire : il suffit de parcourir sans hâte certaines provinces françaises pour voir beaucoup de ruines, beaucoup de hameaux abandonnés. Le promeneur se demande, avec un peu d'angoisse, car c'est le génie même du pays qui est en jeu, si ses arrière-neveux, en cheminant sur les routes, n'apercevront plus que ces hideuses « agrovilles » dont la Russie soviétique entend donner le modèle. On nous affirme que les agglomérations usinières de cette sorte remplaceront un jour nos villages agricoles. Cela ne saurait aller sans cruels mécomptes, car la terre, avec ses incessantes surprises, exige un amour exclusif, jaloux. La reconstruction elle-même, qui fait en ce moment des efforts efficaces, chez nous, me semble, en trop de lieux, obsédée par la caserne et le building, comme s'il n'y avait pas assez de place en France pour que chacun y eût sa maison ! Citadin ou agricole, le building finira-t-il par venir à bout de cet individualisme auquel un peuple comme le peuple français doit ses meilleures inspirations ?

On pouvait espérer du moins qu'à la faveur des vacances les Français seraient de nouveau saisis par leur vieux besoin de solitude. Il en est ainsi de certains, mais ils sont rares. L'instinct grégaire régit désormais le plaisir et contribue à l'organiser. Rendus à la liberté pour un mois, la plupart des citadins se ruent vers des endroits où ils sont sûrs de retrouver la foule avec sa rumeur, ses mangeailles, ses spectacles tout cuits, ses divertissements à la chaîne. Alors qu'il y a, tout au long du littoral, des plages admirables, aérées, reposantes et presque toujours désertes, des milliers et des milliers de personnes s'entassent en ces lieux que Verlaine appelait ironiquement « les bords de mer de bains de mer ». Tout ce monde a fui le vacarme des cités pour se replonger aussitôt dans le vacarme des klaxons, des haut-parleurs et des cabarets beuglants. On pouvait croire que l'auto permettrait du moins à son heureux possesseur de se séparer du troupeau, de chercher et de trouver une thébaïde. Bah ! l'auto permet surtout d'aller du boucan au boucan aussi rapidement que possible.

C'est en survolant l'Afrique, naguère encore, que j'ai compris le sens des phénomènes paniques. A l'approche de l'avion, un troupeau de buffles ou d'antilopes est saisi de terreur collective. Il ne songe alors qu'à la fuite aveugle, à la débâcle, à la ruée. Mais que l'avion passe au-dessus d'un animal solitaire, et celui-ci demeure immobile, serein dirait-on, sage devant l'inconnu. Vertu de l'individualisme !

France-Illustration a eu la joie de voir son Président, M. Vincent Delpuech, promu commandeur de la Légion d'honneur par la Présidence du Conseil. Cette haute distinction lui a été décernée au titre de *France-Illustration*, dont il assume la présidence depuis bientôt trois ans, et de vice-président du Groupement National des Journaux et Publications de France et d'outre-mer. Elle honore une activité consacrée tout entière depuis de longues années au service de la Presse française. Après avoir dirigé *le Radical* de Marseille, M. Vincent Delpuech devint directeur général du *Petit Provençal*. Il anima également un réseau de journaux régionaux : *la France du Centre*, *la Dépêche de Rouen*, *la Dépêche dauphinoise*. Ancien sénateur des Bouches-du-Rhône, le Conseil de la République l'a désigné pour siéger à l'Assemblée de l'Union française. Sa promotion honore la corporation de la presse, et en particulier notre grande revue aux destinées de laquelle il préside avec une autorité souriante. Tous les collaborateurs de *France-Illustration* sont heureux, en cette circonstance, d'exprimer à leur Président, en même temps que leurs félicitations, l'expression de leur respectueuse et fidèle affection.

★

L'INDOCHINE ET LE PENTAGONE

LE GÉNÉRAL DE LATTRE DE TASSIGNY AUX ÉTATS-UNIS

par LUCIEN BODARD

★

Le général de Lattre de Tassigny vient d'arriver aux Etats-Unis, où il fera un séjour d'une dizaine de jours. On sait que le général y a été invité par les autorités du Pentagone en tant qu'ancien chef de la 1re armée française, en tant aussi que commandant en chef du corps expéditionnaire français en Indochine. Mais depuis lors M. Dean Acheson a exprimé le désir de rencontrer le général de Lattre, considéré cette fois comme haut commissaire en Indochine, pour discuter avec lui les problèmes politiques du Sud-Est. Ainsi cette tournée, qui devait simplement être d'amitié, revêt peu à peu une importance militaire et même politique.

On ignore actuellement quelles seront la teneur et la portée exactes des conversations qui, certainement, se dérouleront sous l'appareil des festivités et des réceptions, que ce soit à New-York, à Washington ou ailleurs. Cependant il est certain que ce voyage, entrepris à la demande des autorités américaines, est en lui-même le signe d'une évolution. Pour l'Amérique la cruelle guerre d'Indochine n'est plus une guerre « colonialiste », elle est de plus en plus considérée comme une partie de la lutte commune contre l'expansion rouge en Extrême-Orient. A cet égard rien n'est plus caractéristique que les rapports récents de M. Dewey et de l'ambassadeur Bruce, qui tous deux regardent l'Indochine comme le bastion essentiel du Sud-Est asiatique et se rendent compte des sacrifices immenses consentis par la France dans cette partie du monde. Le général de Lattre — qui a véritablement frappé de surprise l'opinion des Etats-Unis par le redressement-éclair d'un corps expéditionnaire qui lui avait été donné vaincu et démoralisé — pourra parler des besoins de l'Indochine dans une atmosphère de sympathie.

Car il est certain que, plus que jamais, l'aide américaine est une nécessité là-bas. En effet les Français, s'ils étaient réduits à eux seuls, auraient de plus en plus de peine à soutenir le fardeau matériel et financier de ces hostilités interminables et cruelles. Car enfin l'immense effort de ces derniers mois doit continuer dans cette Indochine où une invasion chinoise est toujours possible et où les forces d'Ho Chi Minh sont arrêtées mais non pas détruites. Actuellement la mousson a ralenti les opérations. Mais dès cet automne les combats reprendront, plus durs, dans les jungles, les marais, les rizières de l'éternel Vietminh.

Certes le général de Lattre a pris, avec une énergie farouche, toutes les mesures en son pouvoir, certes il utilise au maximum ses moyens insuffisants. Ainsi il a entouré le delta tonkinois, ce pôle des convoitises ennemies, d'une ceinture de béton. Tout l'été, dans la chaleur moite, au milieu des harcèlements des Vietminh, les légionnaires ont coulé des ouvrages. En France on ne connaît pas assez l'importance des travaux entrepris, presque par les moyens du bord, et cependant selon les conceptions les plus modernes. On ignore aussi que dans le sol spongieux des rizières et des marais ont été tracées des pistes de ciment. On a construit ou amélioré des aérodromes afin d'avoir au moins l'infrastructure essentielle pour une défense aérienne, si jamais elle devenait nécessaire.

Ainsi tout est fait pour parer aux inconnues de l'avenir. Car l'Indochine se trouve devant deux menaces ou, plutôt, devant deux mystères. Il y a d'abord le dilemme bien connu, toujours le même : la Chine rouge attaquera-t-elle ou n'attaquera-t-elle pas ? Il est difficile de déterminer si Mao Tse Toung doit réserver toutes ses forces pour la Corée ou s'il peut entreprendre en même temps une action autre, de revanche ou de diversion, vers le Sud-Est asiatique. De plus on ignore la donnée essentielle des rapports exacts de l'U. R. S. S. avec la Chine populaire ; on ne sait pas si Staline pousse ou au contraire retient les communistes chinois en cette Asie contaminée. Les rumeurs multiples qui circulent à Formose comme à Hong-Kong promettent pour bientôt l'agression. Mais il ne semble pas qu'actuellement du moins les autorités militaires françaises soient en possession d'indices permettant de conclure à l'imminence d'une offensive des communistes chinois contre le Tonkin. En fait, en Chine du Sud la situation est toujours la même, avec environ 150.000 hommes aux abords de la frontière indochinoise. Les coolies et les soldats de Mao Tse Toung y continuent, avec un acharnement de fourmis, la construction de routes stratégiques et d'aérodromes. En tout cela il ne paraît pas y avoir une urgence immédiate. Dans l'ensemble, il faut le reconnaître, les renseignements sont rares et difficiles et derrière les rideaux de bambou une surprise peut toujours se préparer. La Chine communiste représente, en tout état de cause, une lourde hypothèque.

Mais, même si l'on suppose que les troupes de Mao Tse Toung n'attaquent pas dans un avenir immédiat, l'incertitude demeure quant à l'importance de l'aide qu'elles apportent au Vietminh, à la quantité de matériel et de techniciens qu'elles lui fournissent. Il est certain que cette aide s'est poursuivie durant tout l'été, mais est-ce selon les standards anciens ou sous des formes nouvelles ? Il suffirait que les Chinois livrent en nombre des canons et des avions pour créer les conditions d'une guerre encore plus dure. Trois fois, au début de cette année, ont été brisés des assauts furieux du Vietminh contre le delta. Si ses moyens demeurent les mêmes, le Vietminh n'a aucune chance de battre les troupes du général de Lattre. Mais, justement, est-ce que les mois récents d'accalmie n'ont pas servi à préparer le facteur nouveau, l'arme-surprise ?

Tel sera sans doute le tableau que le général de Lattre dressera à ses partenaires américains. Et ce sera probablement par rapport à cette situation que seront prises certaines décisions nécessaires. Selon certains renseignements, le général de Lattre demandera un accroissement de l'aide américaine et dira qu'il serait précieux que le corps expéditionnaire, si éloigné de la métropole, pût être soutenu par l'utilisation des bases et des dépôts alliés en Extrême-Orient.

En somme les Alliés avaient fait le tour des problèmes de l'Indochine et du Sud-Est asiatique à la Conférence de Singapour. Le voyage du général de Lattre apparaît comme une nouvelle étape vers une plus grande coopération des Alliés en cette Asie menacée.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

LE GÉNÉRAL JUIN PREND SON COMMANDEMENT

Après quatre années passées comme résident général au Maroc, le général Juin quitte son poste afin de pouvoir se consacrer à ses hautes fonctions de commandant en chef des forces militaires de la zone Centre-Europe de la Défense atlantique. Ainsi prend définitivement corps l'organisation effective de cette défense occidentale dans laquelle, de par sa situation même, la France est appelée à jouer un rôle de premier plan. Elle y est dignement représentée aujourd'hui par un chef militaire éminent et qui a témoigné par surcroît, durant sa mission au Maroc, de qualités remarquables d'administrateur, de politique et de diplomate.

Le général Juin est mieux placé que quiconque pour faire comprendre au général Eisenhower et aux chefs militaires alliés les préoccupations d'une France attachée à la sécurité de son territoire, qui serait le plus directement menacé dans l'éventualité d'une agression venue de l'Est. Il disposera, outre ses qualités de diplomate, du prestige que lui ont valu ses dons de stratège et de meneur d'hommes et aussi la part éminente qu'il a prise à la tête des Forces françaises et de l'armée d'Afrique dans les combats qui aboutirent à la victoire de Rome et qui devait lui conquérir l'estime et l'admiration des chefs militaires alliés.

Le général de Monsabert, qui à ses côtés participa à cette épopée des héros du Garigliano, a bien voulu en évoquer pour nos lecteurs les phases essentielles et mettre en lumière, par la même occasion, les qualités maîtresses du chef « lucide et équilibré » qui a charge des intérêts français dans la Défense atlantique.

CETTE PHOTOGRAPHIE DU GÉNÉRAL JUIN DANS LA VILLE ETERNELLE A ÉTÉ DÉDICACÉE PAR LE VAINQUEUR DE LA CAMPAGNE D'ITALIE DE 1944 A « FRANCE-ILLUSTRATION », EN SOUVENIR DE L'ENTRÉE DES FRANÇAIS A ROME.

L'ARMÉE FRANÇAISE DU GÉNÉRAL JUIN DANS LA VICTOIRE DE ROME

PAR LE GÉNÉRAL DE MONSABERT

... cette armée d'Afrique qui a l'orgueil
d'une armée qui n'a pas été vaincue !
(Extrait d'un rapport d'un membre d'une commission d'armistice à Alger, en novembre 1941.)

QUATRE ans après sa défaite, dans laquelle certains croyaient voir un effondrement définitif, l'armée française pouvait, avec une fierté légitime, inscrire sur nombre de ses drapeaux la victoire de Rome, dont les lettres d'or marquaient ainsi non sa renaissance, mais sa pérennité.

Depuis leurs débarquements à Reggio et à Salerne, les efforts des Alliés pour atteindre la capitale italienne avaient abouti à une impasse.

Les ruines du mont Cassin, demeurées intangibles, semblaient s'élever au-dessus du champ de bataille comme la limite marquée à la puissance du matériel. Manifestement, pour prendre Rome il fallait changer de tactique, car après Verdun, après Stalingrad, la vieille abbaye de saint Benoît avait prouvé que le cœur du combattant résiste parfois aux bombardements les plus massifs.

LE PLAN ALLIÉ ET LA DÉFENSE ENNEMIE

Pour les Anglo-Saxons, dont la formation théorique avait pour bases l'omnipotence du caractère scientifique de la guerre et la vertu du matériel, il était entendu depuis Naples que l'on irait à Rome par la route n° 6, « la via Cassilina », qui — entre la chaîne centrale des Abruzzes et la chaîne côtière des Monti Aurunci et Lepini — emprunte la vallée du Liri et, par le col de Frosinone, débouche sur la campagne romaine. Ce couloir paraissait offrir, en effet, aux formations blindées — suprême espoir et suprême pensée des Alliés — les facilités de parcours les plus engageantes.

Mais le maréchal Kesselring, commandant en chef les forces allemandes d'Italie, attend cette manœuvre et la souhaite. Il a minutieusement préparé le terrain probable de l'attaque alliée.

Les deux couloirs d'accès vers l'intérieur font l'objet d'une organisation en profondeur pour laquelle on a fait appel à toutes les ressources de la fortification de campagne ou semi-permanente.

En fonction de la manœuvre attendue, Kesselring a disposé ses forces en profondeur : huit divisions sur la ligne « Gustave », cinq devant Anzio, trois prêtes à couvrir Rome, cinq maintenues en réserve dans le nord de l'Italie, surveillant les arrières et les flancs maritimes.

LE PLAN DU GÉNÉRAL JUIN

C'est bien à contre-cœur que le général Alexander, commandant le groupe d'armées d'Italie, avait dans le courant de mars abandonné la partie engagée pour la conquête du mont Cassin, considérée comme la porte de cette Rome qui reste l'objectif géographique et politique — sinon militaire — fixé par les accords de Téhéran et dont la prise doit revenir à l'Angleterre ! Le corps polonais fait face aux ruines du monastère. Au sud du Liri, la V[e] armée franco-américaine aura comme mission essentielle, après s'être emparée du col d'Ausonia, derrière le Majo, de couvrir la gauche anglaise en s'élevant sur la route Esperia-Pico, parallèle à la vallée et toute proche.

Mais depuis longtemps déjà le général Juin étudiait un secteur qu'il avait réclamé et les possibilités qu'il allait lui ouvrir.

Pour qui a eu l'honneur de servir sous ce chef lucide et équilibré, c'est une satisfaction profonde de marquer les étapes de son influence croissante au sein des conseils militaires alliés. Depuis le jour où il s'est élevé de la modestie de son effacement il a su, sans éclat, s'assurer l'estime de ceux dont il dépendait. Cela par la clarté de son esprit, par la pertinence de ses avis et par la démonstration qu'il en a toujours faite avec ses hommes.

Quant à ceux-ci, il les avait su conquérir grâce à cette autorité mêlée d'attachement qui emporte le dévouement humain dans la confiance réciproque.

Ce n'était pas sans fierté qu'il pouvait regarder ce Corps expéditionnaire français d'Italie qu'il avait formé, entraîné, conduit et dirigé au feu ! Déjà, par deux fois, dans les montagnes chaotiques des Abruzzes la 2[e] division marocaine et la 3[e] division algérienne avaient percé le front ennemi et menacé l'ossature de sa défense. Que n'étaient-ils plus nombreux !

Ces soldats, ce sont ceux de l'armée d'Afrique, de la vieille armée française, de celle qui n'a renoncé à rien de ses traditions, de ses gloires, de ses doctrines et qui

MAI 1944. — LE GÉNÉRAL DE MONSABERT INSPECTE LES P. C. AVANCÉS PENDANT LE BOMBARDEMENT DE CASTELFORTE.

s'est entraînée dans l'attente de la revanche, malgré la pauvreté des moyens et l'inquisition des commissions d'armistice.

Ce petit corps expéditionnaire a vu ses effectifs doublés par l'arrivée de la 4e division marocaine de montagne, de même origine, et par celle de la glorieuse division des Français libres, accourue de Bir-Hakeim pour la libération promise depuis juin 1940. Les goumiers du général Guillaume apportaient en outre l'appoint d'une infanterie divisionnaire composée des farouches guerriers de la montagne berbère. Ils vont pour la première fois faire leurs preuves sur un théâtre européen comme jadis les tirailleurs algériens à l'Alma.

C'est en fonction de tels soldats autant que du terrain qu'il a choisi que le général Juin va concevoir sa manœuvre. Ce terrain, il ira le voir sous tous les angles pour en deviner les arrières les plus lointains, là où s'ouvre le champ des exploitations fécondes. Au premier plan, par delà le Garigliano, la base de départ en bordure de la tête de pont. On dirait un éventail appuyé contre un mur, celui du Monte Majo, qui constitue l'objectif de rupture. En arrière, le seuil d'Ausonia que l'on devine, et — l'écrasant de toute la hauteur de leur façade à première vue inaccessible du Fammera — les Monti Aurunci, que contourne la route en corniche d'Ausonia à Pico par Esperia.

C'est un massif difficile, sans cheminement apparent, sans ressources même en eau. Il est profond d'une trentaine de kilomètres et porte ses sommets, dans un ensemble chaotique, jusqu'à 1.700 mètres d'altitude. Britanniques et Américains le considèrent comme impraticable et le rayent de leurs conceptions tactiques. Les Allemands semblent penser de même qui n'ont pas songé à le renforcer d'organisations.

C'est pourtant ce terrain que le général Juin a revendiqué comme étant le plus propice à la conception particulière qu'il s'est faite de la guerre dans l'isthme italien. Cette conception, il l'a préconisée en vain tout au long du drame de Cassino. Il espère bien maintenant la réaliser au sud du Liri.

Il semble que tant de patiente réflexion accumulée dans l'attente silencieuse se traduise enfin par le plan d'action le plus vaste qui soit, et qui va porter le chef et sa troupe à la pointe des armées de la coalition.

Le 4 avril 1944 le général Juin expose ses idées dans un Mémoire au commandement suprême. Après avoir indiqué que les armées britanniques ne pourraient progresser dans la vallée du Liri que lorsque celle-ci serait débordée par les montagnes qui l'enserrent, il déclarait que la mission de la Ve armée devait être « d'atteindre au plus tôt la rocade d'Arce (route Formia-Pico-Arce-Soria) et, tout en maintenant sa pression en direction de Rome pour tendre la main au corps d'Anzio, de se rabattre en force au nord en direction de Frosinone pour asphyxier la défense ennemie dans la vallée du Liri et faciliter ainsi l'offensive de la *VIIIe armée*. La manœuvre pour la réaliser sera, disait-il, après avoir rompu la position ennemie, de s'introduire par surprise dans la montagne et de là développer des actions de débordement pour ouvrir les routes, le but étant de porter une masse de manœuvre à Pico en vue de déboucher en force sur les arrières de l'ennemi et en direction de Rome ». Et cette manœuvre, le général Juin en réclame toute la responsabilité pour lui et toute l'exécution pour ses hommes.

Aux forces des Etats-Unis il demande de continuer à le couvrir par la bande côtière et de déclencher le corps d'Anzio au moment où il abordera la ligne Hitler. A la solution du haut état-major allié, qui repose entièrement sur la toute-puissance du matériel, le chef français oppose ainsi la manœuvre audacieuse créant *l'événement* par la surprise grâce aux aptitudes particulières d'une infanterie entraînée et dont l'ardeur s'exalte de ses derniers succès.

Cette conception va s'intégrer dans le plan allié grâce au général Clark, qui adoptera d'enthousiasme le plan d'un adjoint dont il a tant apprécié les conseils et le rendement.

A l'échelon supérieur on ne pourra qu'entériner cette décision. Au reste, l'effort principal n'est-il pas à la charge de la *VIIIe armée* britannique, qui doit entrer à Rome la première ?

Tel est le plan de la bataille du Garigliano qui va conduire à la libération de la Ville Eternelle.

L'EXÉCUTION DU PLAN JUIN

A ses lieutenants réunis autour de lui, face au panorama ouvert à leurs espoirs, le chef dicte ses ordres et les explique. Il faut *frapper fort* pour *s'emparer d'entrée de jeu de l'ensemble montagneux dominé par le Monte Majo et bloquer la rocade d'Ausonia le plus au nord possible*. Dans ce but les quatre divisions du corps expéditionnaire seront massées côte à côte dans l'étroit éventail de la tête de pont pour éclater ensemble vers leurs objectifs. Tout le monde en ligne : première solution non conformiste !

Il faut *aller vite. La rupture réalisée, il s'agira d'arriver rapidement et en force là où l'ennemi compte se redresser et le battre avant qu'il ait eu le temps de regrouper ses moyens et de s'asseoir*. Donc pas de relève ni de dépassement en cours de bataille : l'axe de la division de montagne cisaille celui de la 3e D. I. A., qu'importe ! chacune a sa mission distincte : deuxième solution non conformiste !

Il faut *aller loin*. Pas d'arrêt dans le rythme de la manœuvre. Pas d'autres limites entre les divisions que l'indication de leurs itinéraires.

Les corps de montagne (4e D. M. M. et groupements de tabors) devront se jeter sans arrêt dans la montagne pour atteindre au plus court la rocade d'Arce tout en aidant les divisions voisines à ouvrir la route de Pico, où doit s'établir le nouveau centre de gravité des forces françaises.

Le rythme de la manœuvre sera adapté aux circonstances, ce qui nécessitera de tous ardeur, compréhension, souplesse.

J'ai le sentiment, ajoutera le général Juin, *qu'en cette affaire, la rupture obtenue, c'est le C. E. F. qui mènera le train. L'essentiel est qu'on le suive !*

Le rôle qu'il donne à ses troupes est sans proportion avec ce que l'on pourrait attendre de leurs forces : un quart des éléments engagés, un sixième de l'ensemble des armées alliées d'Italie !

Les suivre, c'est raconter toute la bataille !

L'HEURE H ET LE COMBAT DE NUIT

L'attaque se déclenche à 23 h. 45, le 11 mai, par nuit noire, une demi-heure avant le lever de la lune, afin de permettre aux Anglais de franchir le Rapido par surprise. Sur tout le front, de la mer Tyrrhénienne au Cairo, le signal sera donné par le brusque éclair de 2.000 bombes à feu.

Combattants français de l'armée d'Italie — proclamait le général Juin à ses troupes — *une grande bataille dont le sort peut hâter la victoire définitive et la libération de notre patrie se déclenche aujourd'hui ! La lutte sera générale, implacable et poursuivie avec la dernière énergie. Appelés à l'honneur d'y porter nos couleurs, vous vaincrez comme vous avez déjà vaincu, en pensant à la France martyre qui vous attend et vous regarde ! En avant...*

On devine l'écho de cet appel dans le cœur d'une armée qui tient en elle à la fois sa propre réputation et le salut de la terre maternelle.

Cependant, de l'autre côté du *no man's land* chaotique la même résolution paraît animer ceux qui couvrent de loin la terre germanique.

Dans les camps opposés les volontés s'affrontent depuis les plus humbles voltigeurs jusqu'aux échelons les plus élevés.

Aussi, la mêlée nocturne dont dépend la victoire va-t-elle revêtir sur ce terrain dantesque l'aspect d'une lutte farouche et sans merci : infanterie *ultima ratio* de la tactique ! C'est l'heure où les plus hautes spéculations ne valent plus que par le cœur des exécutants.

Au milieu des rochers dans lesquels on trébuche sans les voir, au hasard de vagues sentiers semés de mines, dans les mailles de réseaux de fil de fer invisibles, autour de blockhaus que l'artillerie ne peut voir ni atteindre, c'est une lutte hallucinante à la grenade et au pistolet mitrailleur. Sur un terrain qu'il connaît, profitant des erreurs de direction inévitables, l'ennemi se jette à la contre-attaque sur les premières vagues aventurées et réduites à de minces colonnes par un. La progression se fait à force d'héroïsme !

Au petit jour le seul succès marquant est la conquête du Faito, à mi-distance du Majo, où trois bataillons mélangés des deux divisions marocaines font front devant les assauts incessants de l'ennemi.

A droite, la division des Français libres n'a pu réaliser que des progrès insignifiants, malgré de lourdes pertes. Toutefois la division algérienne, qui devait attendre pour nettoyer Castelforte que ses voisines l'eussent encerclé, a pu profiter d'une avancée américaine pour pénétrer dans cette forteresse dès la journée du 12 mai.

Devant ces minces résultats, allait-on stopper ? Faire des relèves ? Perdre du temps et peut-être la bataille ? L'ennemi le croit dont la radio lance déjà au monde l'annonce de la victoire qu'il croit acquise. Plus que jamais décidé à tenir, il déclenche de toutes parts ses contre-attaques.

LA RUPTURE

En possession de ces renseignements de combat, le général Juin prend sa jeep, traverse le Garigliano et va jusqu'aux premières lignes voir ses exécutants. Le regard de leurs yeux ardents sur des visages labourés par les émotions et les fatigues de la lutte lui répète le don total de ceux en qui il a mis sa foi ; le courage des soldats d'Afrique ne s'est pas écoulé avec leur sang. L'interrogatoire des prisonniers révèle en outre l'épuisement des réserves adverses. C'est l'occasion où le chef doit sentir le facteur impondérable qui permet d'augurer la rupture d'équilibre. Puisqu'on tient l'ennemi tout entier à bout de bras, on ne lui laissera plus aucun répit... *Demain on remettra ça, et à fond !*

Par coups de marteau successifs, les feux concentrés de l'artillerie française sonneront l'assaut aux Marocains déchaînés dans un sursaut d'héroïsme. Branche par branche, le massif hostile livrera ses crêtes rocheuses et leurs occupants à bout de résistance physique et morale. Dans la boucle du Liri, les Français libres se lancent au-devant des bataillons britanniques bloqués sur la rive nord du Liri ; à gauche la division algérienne débouche de Castelforte enlevé d'assaut et, négligeant les ultimes résistances, découple ses blindés sur la route d'Ausonia. Tout à l'heure un immense drapeau flottant au sommet du Monte Majo déploiera dans le ciel ses trois couleurs aux yeux des vainqueurs d'hier, aujourd'hui vaincus par une armée qu'ils croyaient morte ou prisonnière !

Cette fois, c'est un aveu de défaite que lance la radio ennemie à ses forces rompues : « Le Feuci étant pris, accélérez la retraite ! »

Cet ordre allemand, l'armée d'Afrique se charge de le faire exécuter ! C'est la consigne que lui donne son chef dans le premier bulletin de victoire française de la seconde guerre mondiale :

Après deux jours de combat, malgré une résistance farouche sur des positions qu'il croyait inexpugnables, l'ennemi se replie, désorganisé, battu... Redoublez d'efforts et de vigueur. Le magnifique succès d'hier est le gage de la victoire de demain. En avant !

Mais la percée réalisée dès le 13 mai par nos troupes n'affectera que le seul front français jusqu'au 14 après midi.

Malgré tous leurs efforts les Britanniques ne pourront en effet réaliser que des avances réduites dans un terrain truffé de défenses. Les Américains ne déboucheront dans la vallée de l'Ausente qu'après la prise, le 14 au soir, de Santa Maria Infante.

Enthousiasmé, le général Clark écrivait le jour même à Juin, son second et ami : *Vous êtes en train de prouver à une France anxieuse, dans l'attente, que l'armée française a conservé comme sacrées ses plus belles traditions guerrières !*

L'EXPLOITATION VERS L'OBJECTIF D'ARMÉE

Au point où le plan primitif américain prévoyait la fin de la mission du C. E. F., son véritable rôle commence. Le général Juin va poursuivre inlassablement le programme qu'il s'est imposé d'accomplir aux yeux de ceux qui ont accepté le plan de manœuvre.

Dans cette nouvelle phase il veut empêcher les Allemands de se rétablir sur la ligne Hitler et les précéder sur la transversale Itri-Pico. Or ce rétablissement l'ennemi, en abandonnant le Feuci, espérait bien l'accomplir. Aveuglé par l'apparente imperméabilité des Monti Aurunci, il espère encore faire front sur la ligne Dora et lance dans ce but ses réserves au-devant de l'exploitation française. Mais celle-ci est conduite tambour battant : comme prévu, le C. E. F. mène le train. Sous le slogan « sans désemparer » la division algérienne, bientôt rejointe par la 1re D. F. L., précipite sa marche vers Esperia. Les éléments de la 90e Panzer hâtivement jetés au-devant d'elles sont bousculés sans avoir le temps de prendre position. Une lutte de vitesse est entreprise avec l'ennemi. Car dès le 15 au soir le commandement allemand a compris ; il veut garder à tout prix la ligne Hitler pour empêcher l'enroulement de ses forces dans la vallée du Liri, où peu à peu les Britanniques suivent par leur gauche la progression française. Toutes les réserves allemandes venant de Rome, de l'Adriatique, où le front est resté passif, et même du secteur américain vont converger sur « le fer de lance » du C. E. F. Cependant que le pivot du mont Cassin tient toujours, la 26e Panzer, la 305e division, les chasseurs de montagne, des éléments de trois divisions motorisées vont se précipiter. Vaine et tardive parade ! Le 18 mai — cinq jours après la réalisation de la percée au Monte Majo — l'extrémité de la ligne Hitler est enlevée à San Oliva. Enfin, le même jour, alors que le monastère cède en fin de journée au persévérant courage des Polonais, l'événement recherché par le chef français se produit : l'impénétrable massif du Petrella a été traversé par le corps de montagne du général Sève ! A peine libérée de sa mission de rupture au Feuci, la 4e D. M. M., filtrant à travers les colonnes victorieuses de la division algérienne, avait entrepris résolument l'ascension de la muraille du Faumera cependant que le groupement de tabors marocains, liquidant les dernières résistances de la vallée de l'Ausente, se livrait à une véritable compétition avec ses voisins d'outre-Atlantique. Dans le peloton de tête pour la victoire les Français, en effet, ne sont plus seuls. Sous l'impulsion dynamique du général Clark et du général Keyes, nos camarades américains ont renoncé à leurs manœuvres compassées de jadis. Les objectifs limités ont trouvé leur arrêt de mort devant Cassino et l'apprentissage de la montagne a excité l'ardeur de nos compagnons d'armes. Après nous avoir donné Spigno, ils seront en même temps que les nôtres sur la transversale à Itri.

La traversée des Monti Aurunci n'en restera pas moins un exploit mémorable. Ce bloc compact et profond de monts enchevêtrés, 25.000 Marocains, tirailleurs, artilleurs ou goumiers, vont le traverser de part en part, surprenant et bousculant ses défenseurs. Leurs colonnes muletières enchevêtrées sur l'unique sentier d'accès ne rejoindront leurs unités qu'en fin de course, après que l'aviation aura tenté de parachuter à ces audacieux alpinistes un improbable ravitaillement. En reconnaissant son scepticisme premier sur l'efficacité d'une telle entreprise, le général Alexander déclarera : *Il faut que vous ayez des soldats magnifiques. Il n'y a que vos divisions qui pouvaient faire ce que vous avez fait.*

Les Allemands le reconnaîtront avec lui ; l'apparition du corps de montagne sur la transversale arrivera à point nommé, au moment où, le 19 mai, la résistance adverse se raidit. C'est la bataille de Pico, dont les Algériens s'empareront le 22 mai.

LA PLAQUE TOURNANTE DE PICO

Le général Juin poursuit en effet sans arrêt la manœuvre qu'il a conçue, comme s'il disposait du pouvoir de déborder de sa zone.

Dans ce but il reconstitue son corps de bataille autour de la plaque tournante de Pico. L'armée d'Afrique va remplir à la fois toutes les missions qu'il lui impose de sa propre autorité :

La 3e D. I. A. et la 1re D. F. L., faisant face à droite de San Giovanni à Pontecorvo, libéreront enfin la *VIIIe armée* britannique des forces adverses qui l'empêchent de déboucher de la ligne Hitler. Le corps de montagne, poussant en direction de Rome à travers les Monti Lepini, couvrira l'action des Américains vers Anzio et ira tendre la main aux forces prêtes à déboucher de la tête de pont. Enfin la 2e division marocaine, introduite à nouveau dans le dispositif, viendra s'intercaler entre ces deux actions divergentes pour accentuer la menace sur les arrières ennemis le long du Sacco.

LE GÉNÉRAL JUIN OBSERVE LES POSITIONS ALLEMANDES QUE LE CORPS EXPÉDITIONNAIRE FRANÇAIS VA EMPORTER DANS UNE RUÉE IRRÉSISTIBLE QUI LE CONDUIRA JUSQU'A ROME.

Cette menace, c'est la hantise de l'adversaire, qui emploie à y parer toutes ses disponibilités. Pour empêcher les Français de déboucher de Pico il engagera à fond, dans une furieuse bataille de chars, en avant de San Giovanni, sa 26e division blindée, qui devra abandonner sur le terrain les cadavres accumulés de ses Panther. La poussée française continuera, inexorable. Malheureusement il manquera à la manœuvre d'armée la deuxième branche de la tenaille, qui en pesant sur l'axe nord des Abruzzes eût transformé cette défaite allemande en un désastre. Le général Juin l'avait bien prévu. La *VIIIe armée* britannique, toujours contenue sur son flanc droit, n'avancera que lentement, à la faveur de notre seule progression.

Du moins du côté américain la manœuvre donnera son plein effet. Les forces d'Anzio débouchent le 23 mai en direction de Valmontone, cependant que le général Keyes se précipite à leur rencontre à travers les marais Pontins. La liaison est faite le 26 et le 30 mai, il n'y a plus à la Ve armée qu'un seul bloc menaçant franco-américain.

LA BATAILLE POUR ROME

La manœuvre du général Juin pose désormais la question de la prise de Rome. Il n'est plus possible d'attendre que les Britanniques, à qui cet objectif de prestige a été réservé, aient rejoint le front d'attaque. Ils ne franchiront en effet la Melfa que le 25, et le 30 ils seront devant Frosinone, à 80 kilomètres de Rome, alors que devant Velletri les forces du général Clark n'en sont plus qu'à 30. Pour couvrir la ville le maréchal Kesselring tente une dernière manœuvre en s'établissant sur la ligne Velletri-Valmontone-Avezzano, mais sa droite, épuisée, encaisse coup sur coup sans pouvoir se raccrocher. En vrai chef le général Clark a la sensation très nette de cette rupture d'équilibre : l'athlète n'a plus qu'à porter le coup de grâce à l'adversaire. Mais il lui faut pour cela obtenir du général Alexander, commandant en chef les armées d'Italie, la permission de ravir Rome aux espoirs anglais. On ne pourra plus le lui refuser quand, ayant pénétré dans les monts Albins, il aura littéralement la ville à ses pieds.

Dans le même temps une rencontre émouvante s'effectue à Colle Ferro, sur la route de Rome, entre les Américains sortis d'Anzio et les Français partis du Garigliano. Cette poignée de main fraternelle risquait cependant d'interdire aux nôtres de pénétrer dans la Ville Eternelle aux côtés de leurs frères d'armes. Théoriquement, les secteurs anglais et américains se rejoignaient, à 40 kilomètres du but, devant les espoirs si mérités des vainqueurs du Monte Majo, d'où était partie la victoire !

Loin de chercher une satisfaction pourtant justifiée, le général Juin ne voyait que la manœuvre stratégique qui aurait dû, selon lui, absorber les vues du haut commandement allié. Sa pensée avait déjà dépassé la victoire de Rome et s'orientait vers le triomphe total des Alliés en Italie. L'ennemi écrasé, désuni, Rome n'est plus justiciable que d'un coup de main. Au lieu de venir s'entasser avec leurs voisins dans le couloir toscan, facilement défendable, les forces britanniques devaient, à ses yeux, viser Pesaro et Rimini, sur l'Adriatique, pour cueillir d'un coup de filet les forces ennemies attardées sur ses rives. Le Corps expédionnaire français ne demanderait alors d'autre mission que de couvrir à son tour nos voisins d'Angleterre, sa gauche marchant par Tivoli en direction des monts Sabins. Dans son esprit déjà le centre de gravité des forces alliées devait se déplacer vers l'est pour tourner l'Apennin toscan et la ligne gothique qui en jalonnait la défense, visant Ravenne et le delta du Pô, se tenir prêt à déboucher par la Carinthie vers le Danube.

L'heure n'est pas encore venue où l'on se rangera à cette conception napoléonienne ! Du moins le C. E. F. obtiendra-t-il de poursuivre sa mission de couverture du flanc américain.

C'est maintenant le « rush » suprême sur Rome ! Après le magnifique assaut qui devait leur assurer la possession de Velletri et la prise du Monte Calvo, où culminent les monts Albins, les VIe et IIe corps U. S. n'avaient plus qu'à se laisser porter sur la pente de la victoire, où les attiraient les phares prestigieux de la Ville Eternelle. Quant à l'armée française, que sa précédente mission avait maintenue en retrait, il suffira au général Juin de découpler sa division de tête avec mission d'atteindre le Tibre pour qu'elle rattrape son retard, dévalant à travers la campagne romaine, déjà brûlée comme un plateau d'Afrique. Couverte sur Tivoli par la division des Français libres, la division algérienne franchit le Teverone malgré l'ennemi, déborde Rome, qu'elle effleure la première à Torre Sapienza, et vient, en tête de l'armée, en boucler les sorties nord sur le fleuve classique, où elle fera à Castel Giubilleo ses derniers prisonniers de la bataille du Garigliano.

Le 5 juin les forces alliées, consacrant leur victoire, libéreront la capitale de la Chrétienté, au cœur de laquelle les Français, venant du nord, feront leur jonction avec leurs compagnons d'armes américains entrés par les portes du sud.

Tardivement, le haut commandement allié s'apercevra enfin de l'immense portée d'une victoire *dont le vieux plan n'avait prévu ni le rythme ni les possibilités* et *dont la vision soudaine avait déchaîné les discussions et les drames* (général Juin).

LES INTOXICATIONS DE PONT-SAINT-ESPRIT

ALIMENT de base des Français, le pain risque-t-il de porter atteinte à la santé des consommateurs ? Telle est la question que le public, alarmé par les intoxications de Pont-Saint-Esprit, s'est posée à juste titre au lendemain de cette douloureuse affaire qui a soulevé une émotion qui n'est pas encore apaisée. Ce dramatique fait divers trouve ses causes à la fois dans la cupidité sordide des fournisseurs incriminés et dans l'installation défectueuse d'un moulin qui ne répondait pas aux conditions d'hygiène exigibles. Cependant l'extrême gravité des accidents de Pont-Saint-Esprit ne doit pas porter à une généralisation qui serait injustifiée. Nous montrerons dans notre prochain numéro comment la minoterie moderne est outillée pour favoriser un triage et un nettoyage des grains qui assurent l'élimination totale des impuretés de toute nature et permettent de livrer des farines offrant à l'emploi une sécurité absolue. Cette perfection des installations mécaniques ne doit pas néanmoins affaiblir la vigilance des services de contrôle. Il n'y aura jamais de précautions excessives pour empêcher le retour d'intoxications telles que celles qui viennent de semer la mort à Pont-Saint-Esprit et dont les tragiques manifestations ont été comparées à celles de ce « mal des Ardents » qui terrifia les populations au moyen âge, ainsi que le rappelle ci-dessous notre collaborateur Albert Mousset.

LE VISAGE DE CET INTOXIQUÉ DE PONT-SAINT-ESPRIT QUE L'ON TRANSPORTE A L'HOPITAL REFLÈTE L'EFFROI PROVOQUÉ PAR SES HALLUCINATIONS. CI-CONTRE : SAINTE-GENEVIÈVE-DES-ARDENTS, QUI REÇUT CE SURNOM AU XVI^e SIÈCLE EN SOUVENIR DU MIRACLE PRODUIT QUATRE CENTS ANS PLUS TOT SUR LE PARVIS DE NOTRE-DAME, AU NORD-OUEST DUQUEL S'ÉLEVAIT LA CHAPELLE DÉDIÉE A LA PATRONNE DE PARIS.

AVEC le cours des siècles les maladies changent-elles de nature ou simplement de nom ?

C'est aux médecins de nous le dire.

Mais les malades de Pont-Saint-Esprit, agités de convulsions nerveuses à la suite d'une intoxication alimentaire, rappellent cette mystérieuse épidémie qui s'est déchaînée à diverses reprises au cours du moyen âge et à laquelle on a donné des noms : « mal des Ardents », « mal d'enfer », « mal de saint Main », etc.

Ces noms s'appliquent très vraisemblablement à des affections d'origine différente, entre lesquelles la science du temps était impuissante à distinguer. Elles n'en semblent pas moins avoir ce trait commun d'être imputables à une mauvaise alimentation. A la fin du X^e et au XI^e siècle — pour une période de soixante-treize ans — la France a connu quarante-huit famines, dont certaines furent si terribles qu'on vit, au dire des contemporains, des cas d'anthropophagie.

La première apparition — sous ce nom — du « mal des Ardents » se situe en 945, au temps de Louis d'Outremer. Elle se renouvelle en 987, puis en 994, en 1001, et ainsi périodiquement jusqu'à la grande épidémie de 1129, qui inspira une mémorable panique. Les malades avaient « les aines enflées » et, passant alternativement d'un froid glacial à la sensation d'intolérables brûlures internes, se livraient à d'affreuses contorsions. Ils présentaient les états successifs d'excitation et de prostration considérés aujourd'hui comme caractéristiques de l'ergotisme gangréneux.

En désespoir de cause, l'évêque de Paris, Etienne, implora la protection de sainte Geneviève, patronne de la cité, pour faire cesser ce fléau. La châsse de la sainte fut portée processionnellement à Notre-Dame, où les malades, couchés sur des tas de paille, attendaient le secours d'en haut. La tradition veut qu'une centaine d'entre eux aient trouvé la guérison dès que la châsse entra dans la basilique. Elle ajoute que trois autres qui avaient tenu des propos incrédules demeurèrent cloués sur leur paillasse.

A la suite de ce miracle, le pape Innocent II décréta que le 26 novembre de chaque année le souvenir en serait solennellement commémoré.

Ce souvenir demeura si vif chez les Parisiens qu'en 1518 l'église qu'on appelait alors Sainte-Geneviève-la-Petite (pour la distinguer de Sainte-Geneviève-du-Mont), et qui se dressait sur l'actuel parvis Notre-Dame, fut rebaptisée sous le nom de Sainte-Geneviève-des-Ardents, qu'elle garda jusqu'à sa disparition, en 1747.

Si le « mal des Ardents » a laissé une trace aussi durable dans l'histoire religieuse de Paris, nous sommes en revanche fort mal renseignés sur les soins qu'on donnait à ceux qui en étaient atteints et qui répandaient autour d'eux une sorte de terreur sacrée. Dans certains cas on leur faisait boire un mélange d'eau bénite et de vin dans lequel avaient trempé des reliques. A Arras, on faisait couler dans leur breuvage quelques gouttes brûlantes d'un cierge miraculeux : c'était la Sainte Chandelle, qui est restée l'objet d'une vénération particulière des Arrageois. La médecine d'aujourd'hui emploie d'autres remèdes.

Mais n'est-ce pas l'occasion de rappeler qu'Erasme consacra un poème à sainte Geneviève parce qu'elle l'avait guéri d'une vilaine fièvre imputable à la mauvaise nourriture que le collège de Montaigu dispensait à ses pensionnaires ?

Aux difficultés qu'offre, malgré les moyens dont dispose la science moderne, l'enquête menée sur les empoisonnements de Pont-Saint-Esprit, on peut juger de l'embarras dans lequel furent plongés les médecins du moyen âge par ce « mal des Ardents », qui, pénétrant l'organisme « à l'instar d'un serpent », comme disent les vieux auteurs, moissonna des milliers de vies humaines.

ALBERT MOUSSET.

ITALIE D'AUJOURD'HUI

DE FLORENCE A BOLOGNE

« L'ÉTERNELLE OUBLIÉE »

par J.-S. ALEXANDRE

A l'opposition des attraits superficiels de l'Italie et de ses valeurs profondes s'ajoute le contraste entre celles-ci, nées du passé, et le renouveau de l'humanisme italien, vigoureux et constructif, de l'après-guerre. Engendré sans doute par les épreuves et l'expérience d'un récent passé, cet humanisme est exprimé par les peintres, les musiciens, surtout peut-être par les écrivains et les cinéastes — qui sont d'ailleurs, ces derniers, moins appréciés en Italie qu'à l'étranger. Le fond de la population le manifeste aussi par une indéfectible admiration de ce que le destin a placé sous ses yeux, par un intérêt à la vie, une disposition spontanée à opérer non seulement sur le plan national, mais encore — dépassant les limites de ce terme — sur le plan humain. Tendance générale naturelle parce qu'étrangère à toute directive politique. C'est pourquoi le voyageur qui, ayant des préjugés, n'aurait pas la sagesse de les abandonner à la frontière avant d'entrer en Italie perdrait grandement le profit de son voyage.

De Pérouse à Florence, le chemin de fer contourne le lac T[illegible]. La brise ride ses eaux glauques et courbe les roseaux. Des pêcheurs, [illegible] Corsaires, battent leurs barques sur la grève. Par une déchirure [illegible] le soleil frappe en oblique videment l'île Maggiore.

Le contrôleur, sa fonction terminée, s'assoit [illegible] comme des villages de pêcheurs et contemple à l'unisson [illegible] il le voyait pour la première fois, le panorama qui se déroule [illegible].

(1) Voir *France-Illustration* du 18 août 1951.

STATUE DU BIANCONE, PLACE DE LA SEIGNEURIE.

Ailleurs, nous entendant parler français, deux ouvriers montés en cours de route dans notre compartiment, et en qui ma femme a vu tout de suite à leur aspect des communistes, engagent la conversation : « Vous allez à Florence ? Alors vous allez voir... » et ils nous parlent de Cellini, de Raphaël, de Donatello, de Michel-Ange et de vingt autres, qui leur sont familiers. « ... Mais vous devriez aller aussi à Sienne » ; emportés par leur enthousiasme, ils évoquent et comparent, l'un pour l'autre, sans plus s'occuper de nous, des monuments, des sites épars en Italie et en Sicile. Ma femme revisait déjà son opinion un peu hâtive à leur endroit. Retrouvant plus tard leurs visages trait pour trait sur des vases antiques, elle décréta, avec beaucoup plus de raison sans doute, que nous avions vu sans le savoir deux Etrusques.

A Florence, dans le tramway qui me ramenait de la piazza Donatello au Théâtre communal, le receveur, à qui j'avais demandé de me signaler mon arrêt, me répond en si bon français que je l'en félicite et lui demande s'il a séjourné longtemps en France : « Je n'y suis jamais allé, me répond-il, mais pendant la guerre j'ai été prisonnier des Allemands pendant trois ans à Hambourg, avec des Parisiens. C'est avec eux que j'ai appris votre langue. Je l'ai bien parlée, mais malheureusement depuis six ans je perds mon français, les occasions sont rares. »

Pour le faire profiter de celle que lui fournit ma présence dans sa voiture, je cause avec lui pendant les vingt minutes du trajet. Quand je descends il me dit : « Au revoir, monsieur, saluez Paris pour moi ! » Paris qu'il n'a jamais vu et ne verra probablement jamais.

Faire une description inédite de Florence serait une gageure. Mieux vaut laisser parler des photographies. Mentionnons pourtant ce caractère frappant : ses magasins étant généralement dépourvus d'aménagements ou additifs architecturaux extérieurs étrangers aux immeubles (devants de boutiques rajoutés, etc.) et les vitrines étant légèrement en retrait des façades, les rues, vues en enfilade, apparaissent dans toute leur pureté du XV^e^ siècle, les étalages n'étant visibles que lorsqu'on passe devant eux.

La reconstruction des ponts sur l'Arno a soulevé de difficiles problèmes esthétiques et techniques. Reconstituer avec des matériaux neufs des ponts semblables à ceux qui avaient disparu, c'eût été affubler de faux une ville d'art où tout doit demeurer authentique. On construisit donc des ponts modernes, adaptés au mieux à la physionomie de la ville. La formule du pont de pierre Santa Trinita, attribuée à Michel-Ange, n'ayant pu être retrouvée, le pont à reconstruire à cet endroit n'a pu être fait en pierre, mais en béton. Le fameux *ponte Vecchio* a été épargné, les bombes qui lui étaient destinées étant tombées sur des immeubles situés à l'une de ses extrémités. Destructions pas assez étendues ou déjà suffisamment réparées pour que Florence conserve intactes son atmosphère et son harmonie.

Située au centre de la fertile Emilie, au carrefour des routes de la Vénétie,

LE PONTE VECCHIO, PRIVILÉGIÉ DES PONTS DE FLORENCE, A ÉTÉ HEUREUSEMENT ÉPARGNÉ PAR LES BOMBARDEMENTS. AU FOND LA TOUR DU PALAZZO VECCHIO.

LE SCAPIO DEL CARRO : CÉRÉMONIE OU UN FEU D'ARTIFICE DÉCLENCHÉ PAR UNE COLOMBE ARTIFICIELLE PRÉSAGE DE BONNES RÉCOLTES.

ARTISANS FLORENTINS FABRIQUANT DE VÉRITABLES PORTRAITS ET TABLEAUX EN MOSAÏQUES DE PIERRES DURES AUX COULEURS NATURELLES.

CHAQUE ANNÉE, A L'ASCENSION, LES PAYSANS TOSCANS VENUS AU JARDIN CASCINE VENDENT AUX FLORENTINS DES GRILLONS PORTE-BONHEUR.

« Persée décapitant Méduse », l'un des principaux chefs-d'œuvre de Cellini, se détachant sur la façade du palazzo Vecchio, a Florence.

de la Toscane, de la Lombardie et de la Marche, à une heure de chemin de fer de Florence, une heure et demie de Ravenne, deux heures de la Riviera Romagne, trois heures de Venise et de Milan, Bologne jouit d'une vie économique et artistique intense ; elle a l'avantage d'être traversée par le flot des voyageurs qui vont de l'une à l'autre des villes environnantes et l'infortune d'être considérée par eux comme un lieu de transit plus que comme un but en soi. Florence et Venise, surtout, lui font du tort. Elle est victime beaucoup moins de leur splendeur que d'un phénomène psychologique plus accentué que jamais en notre époque où les individus, affichant des opinions conformistes s'ils se méfient de leur propre jugement, ou au contraire anarchiques s'ils veulent prouver leur indépendance d'esprit, ignorent toutes les nuances entre ces deux extrêmes. C'est pourquoi maints touristes craindraient de paraître ne pas apprécier à leur juste valeur Florence et Venise s'ils disaient leur admiration pour Bologne.

Celle-ci n'a ni l'unité de Florence ni le caractère exceptionnel de Venise, mais elle est assurément plus riante et plus haute en couleur que la première, plus représentative de l'activité italienne d'aujourd'hui que la seconde. D'ailleurs, pourquoi comparer puisque sa personnalité est différente ?

Du temps de son indépendance républicaine, au moyen âge, elle garde ces deux tours penchées du début du XII[e] siècle, hautes respectivement de 96 et de 46 mètres, et ces palais innombrables, ocre rouge, construits par les familles qui la gouvernaient et dont chacune plaçait dans la richesse de sa résidence la marque de sa grandeur. Dès 18 heures et jusque bien après minuit, ses rues en arcades — il y a 200 kilomètres d'arcades à Bologne — débordent de lumière et de vie. Dans des coins tels que cette *Antica Trattoria Genasi*, installée dans une cave blanchie à la chaux et fréquentée seulement par des gens de la région, on mange des spécialités bolonaises sur de simples tables de marbre blanc, tandis que, se succédant près du piano, des consommateurs, chanteurs bénévoles, anciens artistes d'opéra qui ont encore de beaux restes, autant qu'amateurs de valeur inégale mais tous magnifiques d'enthousiasme, vous font déguster toutes les ressources du *bel canto*. Le patron, tout en servant des assiettes fumantes et des flacons de lambrusco, crie aux dîneurs trop bruyants : « Pendant l'exécution, messieurs les croquantiers sont priés de s'éloigner ! » ou quelque autre apostrophe bonne enfant et pittoresque. Ambiance truculente, dépourvue de tout snobisme et d'artifice.

Bonne fille, entre ses deux éblouissantes rivales, Bologne ne se résout pourtant pas à être considérée seulement comme un grand centre d'exportation et de relations avec l'étranger. Elle se défend, d'une part, sur le plan culturel, par des manifestations comme cette exposition de l'art bolonais du XIII[e] siècle, qui réunissait des chefs-d'œuvre venus des musées d'Europe et d'Amérique, destinée à prouver que la peinture bolonaise a son école propre et est indépendante de la Toscane ; d'autre part, sur le plan touristique, en justifiant sa réputation culinaire, en apprenant le français et l'anglais à tous ses agents de police et, plus encore, en aménageant les moyens de logement dans cette splendide région montagneuse que l'on découvre de l'hôtel bâti sur les hauteurs de Saint-Luca, à 4 kilomètres de la ville.

Nul doute que Bologne ne réussisse bientôt à n'être plus, selon son propre terme : « l'éternelle oubliée ».

« IL N'EST CLARTÉ QUE DE PARIS »

TOUTE L'HISTOIRE DE PARIS SURGIT DES VIEILLES PIERRES EN MONTANT DE LA RUE MOUFFETARD...

Il est plusieurs manières de partir à l'assaut d'une montagne, et l'ascension en est plus ou moins difficile suivant qu'on aborde telle ou telle face.

On attaque généralement la Montagne-Sainte-Geneviève par les voies bien tracées du boulevard Saint-Michel et de la rue Soufflot. Les amateurs de pittoresque préfèrent se lancer, vers les 6 heures du soir, sur la face sud et suivre la pittoresque rue Mouffetard. L'entreprise est hardie. Il faut se frayer un sentier dans une foule dense et, heurtant cent cabas, s'attirer le courroux de cent ménagères au verbe truculent. Mais, en revanche, quel spectacle ! De l'église Saint-Médard à la rue Descartes, tout au long de cette voie que bordent des maisons, des échoppes, des éventaires du moyen âge, le passant se trouve transporté dans une cité d'un autre siècle.

DERNIER RÉDUIT, DANS LA VILLE MODERNE, DES ÉCHOPPES MÉDIÉVALES...

... ET DES REGRATTIERS D'ANTAN AU PITTORESQUE ET TOUCHANT BRIC-A-BRAC...

... LA RUE MOUFFETARD, OU ERRENT DES PERSONNAGES D'UNE BOHÈME DISPARUE, CREUSE SON SILLON AU FLANC DE LA MONTAGNE-SAINTE-GENEVIÈVE.

Phot. Lagrange.

... A LA MONTAGNE-Ste-GENEVIÈVE...

... BERCEAU SÉCULAIRE DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

Il était une fois, sur les bords de la Seine, une modeste famille paysanne qui, en l'an de grâce 412, remercia la Providence de lui avoir accordé une fille. Elle fut baptisée Genovefa, ce qui en langage celtique voulait dire « fille du ciel », et son sourire illumina l'humble foyer. Devenue petite fille, Geneviève s'en allait garder les moutons au flanc d'une colline ombragée de peupliers — le mont Valérien — et tous ceux qui l'approchaient étaient émerveillés de sa gentillesse et de toutes les qualités que le Ciel accorde « à ceux qu'il veut rendre divinement heureux », et qui faisaient resplendir son visage. Saint Germain l'Auxerrois, passant par Nanterre, la remarqua. Elle avait sept ans. Deux ans plus tard saint Marcel reçut ses vœux. Elle accomplit alors son premier miracle en rendant la vue à sa mère, Géronce. Geneviève avait quinze ans lorsque le sort la frappa de la manière la plus cruelle. Son père et sa mère moururent. La jeune fille, recueillie par sa marraine, s'en vint à Paris.

En 450 l'Europe est envahie par les Huns. Les populations s'enfuient devant les hordes d'Attila, qui massacrent, pillent et incendient tout sur leur passage. Geneviève se met en prière, implorant la protection divine. Elle jeûne et se mortifie au point de ne manger que deux fois par semaine. Incomprise, calomniée, mais forte de la mission dont elle se sait chargée, elle fonde le premier couvent de femmes, près de Saint-Jean-le-Rond, le baptistère de Notre-Dame, là où quelques siècles plus tard s'élèvera la cathédrale. Les barbares approchent. C'est alors que Geneviève, obéissant à la volonté divine, descend dans la ville et, au cœur même de la panique, exhorte à la prière. Elle a tant d'assurance, son rayonnement est si intense que la foule, subjuguée, l'écoute et comprend que Dieu vient à son secours. Geneviève promet que les Huns ne toucheront pas à Paris, et tous la croient, et tous prient d'un même cœur. Le miracle se produit, les troupes d'Attila contournent la capitale.

Dès lors Geneviève multiplie les prodiges. Avec la reine Clotilde, déjà chrétienne, elle prie pour la conversion de Clovis. Lorsqu'elle meurt, âgée de quatre-vingt-trois ans, elle est pleurée par tout un peuple.

Clotilde la fit ensevelir dans une chapelle que Clovis avait fondée au sommet du mont Lucoticius, et où lui-même venait d'être enterré. Le corps de la sainte fut placé dans une châsse en or, ciselée par saint Eloi ; autour de la précieuse relique des religieux se groupèrent et fondèrent l'abbaye de Sainte-Geneviève, tandis que le mont Lucoticius prenait le nom de la sainte patronne de Paris.

Si la Cité fut le berceau de la capitale, c'est sur les pentes de la rive gauche que Paris s'étendit. Dès le début du IIIe siècle les Romains avaient construit un vaste édifice, qui fut saccagé par les barbares et que l'on considéra longtemps comme une

Célèbre par son jubé, l'église Saint-Etienne-du-Mont marque de son horloge les heures d'étude des facultés, des écoles et des lycées voisins.

Si Soufflot osa trop, son audace était belle... Elle l'est encore aujourd'hui, et la couronne de colonnes du Panthéon est un des joyaux de Paris.

résidence impériale ou les thermes publics. Les ruines qui se trouvent à l'angle du boulevard Saint-Germain et du boulevard Saint-Michel n'ont pas encore livré le secret de leur destination. On sait maintenant que le palais impérial se trouvait à l'emplacement de l'actuel palais de Justice, et des vestiges des thermes ont été mis au jour lors de la construction du Collège de France.

Les siècles s'écoulent et la ville s'agrandit en bordure de Seine. Tandis que le commerce se développe sur la rive droite, les écoliers se fixent sur la rive gauche. La renommée de l'enseignement donné en l'école du cloître Notre-Dame est immense. Des écoliers anglais, romains et allemands viennent suivre les cours de Guillaume de Champeaux et, un peu plus tard, ceux d'Abélard. Sur la montagne Sainte-Geneviève apparaissent les premières pensions et les premiers collèges. En 1253 naît la Sorbonne.

AU TEMPS DE VILLON

Au XV^e^ siècle collèges et couvents se sont multipliés. Les étudiants vivent chez leur maître, qui les nourrit et les loge, ou, lorsqu'ils sont boursiers, dans le collège de leur province. D'autres, moins nombreux, demeurent chez un parent ou un protecteur, et quelques-uns, selon l'ancienne coutume, logent chez un habitant de Paris ; cela s'appelle « faire taverne ». Les études n'étaient pas toujours leur souci majeur. Le nombre des tavernes avait crû en même temps que celui des collèges, et les nuits de la rive gauche étaient loin d'être calmes. Paris comptait alors plus de quatre mille cabarets. Pour éviter le déferlement du flot estudiantin, le prévôt Hugues Aubriot avait dressé le Petit Châtelet, à l'orée de la Grande-Rue-Saint-Jacques.

COLLÈGES ET SANCTUAIRES

Abrupte et populeuse, la rue de la Montagne-Sainte-Geneviève menait au collège aristocratique de Navarre, puis, par la rue des Amandiers et celle des Sept-Voies, on arrivait à un carrefour où aboutissaient les issues de la plupart des collèges. Tout près s'élevaient les remparts construits par Philippe Auguste. La vieille abbaye de Sainte-Geneviève devenue trop petite s'était, en 1220, doublée d'une église paroissiale, Saint-Etienne. A la fin du XV^e^ siècle la nouvelle église, devenue à son tour trop petite, doit être rebâtie. Par la rue Saint-Etienne-des-Grès on rejoint la rue Saint-Jacques, où

« Une enseigne, un balcon, un vieux pan de mur attirent le regard. L'histoire est là. »

s'étend, depuis la porte Saint-Jacques jusqu'à la porte Saint-Michel, l'immense couvent des Jacobins, édifié par saint Louis.

Mais voici venue l'heure de la Renaissance et de l'humanisme. Guillaume Budé convainc François I^er^, qui crée un nouveau collège, où les professeurs, qui enseignent selon les nouvelles règles, sont dotés par le roi et ne reçoivent plus d'argent ou de dons de leurs élèves. C'est la naissance du Collège de France.

Au XVII^e^ siècle la montagne Sainte-Geneviève a perdu toute parure paysanne. Richelieu, élu proviseur de la Sorbonne, décide en 1624 la reconstruction des bâtiments et de l'église qui tombent en ruine. Vers la même époque la nouvelle église Saint-Etienne-du-Mont, jouxtant Sainte-Geneviève, est achevée. Les travaux avaient commencé en 1492 par l'abside.

L'église Sainte-Geneviève menaçait ruine. En 1744 Louis XV se trouvait à Metz, lorsqu'il tomba malade. Il fit alors le vœu, s'il guérissait, de faire élever à la place de l'ancienne abbatiale un monument grandiose et magnifique, à la mesure de la sainte de Paris. Lorsqu'il fut rétabli, il confia le soin de réaliser son vœu au surintendant des Beaux-Arts. Celui-ci fit appel à son protégé, Soufflot. Soufflot rêvait de combiner harmonieusement les styles gréco-romain et gothique. Une gigantesque coupole centrale devait servir de chœur et abriter en son centre la châsse de sainte Geneviève. Une crypte était destinée à recevoir les corps des moines. Dès sa conception, la nouvelle église n'eut pas de chance. Des difficultés financières retardent le commencement des travaux et les fondations ne sont entamées qu'en 1758. En 1778 les mouvements de terrain causent des crevasses dans l'édifice. Soufflot, qui par ses conceptions trop hardies s'est attiré l'hostilité des autres artistes, ne peut supporter les critiques dont il est l'objet ; il en meurt. Son élève, Rondelet, continue les travaux. A la veille de la Révolution le gros œuvre est achevé. Pendant la construction de l'église on procéda au dégagement de la place où elle s'élevait. Soufflot réalisa la façade de l'actuelle Faculté de droit.

La tourmente révolutionnaire s'abattit sur Paris. La sépulture de sainte Geneviève fut violée en 1793. La châsse fut brisée et fondue et les restes de la sainte, brûlés en place de Grève. Dédiée au culte des grands hommes, l'église Sainte-Geneviève devient le Panthéon.

Napoléon, en 1806, fait démolir l'antique Sainte-Geneviève, à l'exception du clocher, qui subsiste toujours sous le nom de tour de Clovis. Au cours des travaux on retrouve le fond du tombeau de sainte Geneviève, qui sert de base à la châsse reconstruite en l'église Saint-Etienne-du-Mont. En 1796 le lycée Henri-IV avait succédé au couvent. Des bâtiments neufs furent construits, englobant les restes de l'abbaye, tel le réfectoire (XIII^e^ siècle), dont on aperçoit les fenêtres derrière le Panthéon. Napoléon fit également agrandir et moderniser les bâtiments de la Sorbonne. En 1844 Labrouste construit la bibliothèque Sainte-Geneviève. Avec le percement, sous Napoléon III, de nouvelles voies, la « Montagne » achèvera de prendre son visage actuel.

Mais lorsqu'on flâne dans les petites rues qui gravissent la Montagne, lorsqu'on suit les ruelles qui sinuent à son flanc, une enseigne, un balcon, un vieux pan de mur attirent le regard. L'histoire est là, présente à chaque pas. L'air en est tout imprégné. La montagne Sainte-Geneviève a vécu trop intensément pour jamais perdre son âme.

Jean Arnaboldi.

Photographies *France-Illustration* (Henri Parnotte).

Aux générations nouvelles qui, dans ce quartier universitaire, préparent l'avenir, ces vieux batiments — ceux du lycée Henri-IV — ces nobles architectures — celles de la Sorbonne — et ces ruines mystérieuses qui jouxtent l'hotel de Cluny apprennent la leçon du passé.

VORONOFF, APOTRE DU RAJEUNISSEMENT

Voronoff, décédé à Lausanne à quatre-vingt-cinq ans, était venu trop âgé dans un monde jeune : ses idées, liées à une technique à peine naissante, ne pouvaient s'épanouir qu'à la faveur de perfectionnements qui ne devaient apparaître que plus tard. Elles ont même trouvé des justifications dans les travaux les plus récents et par des voies qu'il n'aurait pas même pu imaginer.

Il s'était fait l'apôtre du rajeunissement par les hormones, et les hormones des glandes séminales lui paraissaient jouer le rôle essentiel. Il avait eu un grand précurseur en la personne de Brown-Séquard, né à Boston, et formé à la Faculté de Paris, où il succéda à Claude Bernard. Brown-Séquard avait expérimenté sur lui-même les injections d'extraits de glandes séminales de rat, dont il espérait une action tonique. Les résultats ne furent pas nuls, mais déçurent l'attente de l'expérimentateur. Voronoff reprit ces idées et ces recherches. Franchissant une étape énorme et que justifiaient les progrès de la chirurgie, il greffait sur le sujet en expérience des glandes séminales de chimpanzé. Des résultats appréciables furent obtenus, mais ils demeurèrent passagers. Voronoff fit largement connaître ses travaux, qui trouvèrent d'autant plus facilement l'oreille du public qu'on y incorporait des éléments à demi scandaleux. Les honoraires de l'opérateur passaient pour outrageusement élevés, et cela suffisait à agiter certains esprits, mais un côté surtout de la question excitait l'opinion : les greffes séminales étaient destinées à exercer une action tonique et eutrophique générale, l'expression « cure de rajeunissement » était habituellement employée. Il était notoire que bien des clients de Voronoff ne sollicitaient son intervention que dans l'espoir d'obtenir par la greffe glandulaire un renouveau surtout marqué sur une fonction bien définie et étroitement lié à l'activité « interstitielle » de la glande greffée. Voronoff fut chansonné, ses clients bien davantage. Il fut un moment le chirurgien le plus en vue de son temps. Il était ensuite entré peu à peu dans l'oubli... et pourtant !

Les raisons des demi-succès de Brown-Séquard et de Voronoff, les raisons de leur échec final nous étaient progressivement devenues évidentes. Les extraits glandulaires contenaient divers principes non spécifiques peut-être, mais néanmoins doués d'activité réelle. Les greffes de glandes de chimpanzé pouvaient avoir une action directe par une survie passagère de la glande, mais les travaux de Filatov nous montrent qu'elles pouvaient avoir une action indirecte d'une efficacité générale plus certaine : les greffons de Voronoff avaient peut-être réellement le pouvoir de rajeunir, ils étaient des « stimulateurs biogènes », au sens de Filatov, et bien avant les descriptions de cet auteur.

Le sérum de Bogomoletz a été conçu à partir d'idées différentes : son inventeur le fabrique par injections à l'animal de cellules fraîches provenant de tissus ou de viscères humains sélectionnés. Le sérum de l'animal ainsi préparé acquerrait des propriétés rénovatrices envers l'organisme humain vieilli ou fatigué. On sait qu'on a étendu d'une manière peut-être excessive l'emploi de ce sérum. A l'Institut Pasteur, le sérum « orthobiotique » du docteur Bardach s'inspirait des principes de Bogomoletz. L'activité de ces produits est certaine, mais les conditions exactes d'emploi, les indications et les résultats demandent encore à être discutés. Parallèlement, la technique de préparation, de synthèse et d'utilisation des extraits hormonaux, qui s'est prodigieusement développée, paraît relativement plus simple et les indications en paraissent aussi plus immédiatement compréhensibles. L'hormone mâle pure et concentrée est maintenant utilisée sur une grande échelle par tous les médecins et avec des indications si étendues qu'on en emploie peut-être plus chez la femme que chez l'homme ! De Brown-Séquard à Voronoff, de Voronoff à Bogolometz, c'est un énorme ensemble de travaux qui tendent tous à renforcer, à prolonger la vitalité humaine.

Il y a plus, les greffes de Voronoff étaient des « hétérogreffes », c'est-à-dire des greffes faites avec un greffon d'espèce étrangère au sujet greffé. Nous savons maintenant que dans ces conditions les chances de succès étaient pratiquement nulles. Même sous cet aspect nous sommes amenés à reconsidérer ces problèmes.

Nous voyons, moyennant certaines précautions, réussir certaines greffes bien étrangères au porte-greffe. Ce fait est devenu banal en matière de greffe osseuse et les chirurgiens incorporent à la paroi abdominale des feuilles de nylon, tout comme s'il s'agissait des propres tissus du malade. Enfin nous pouvons envisager le problème des greffes homologues sous un autre jour : transfusions, greffe de cornée, greffe vasculaire, greffe de rein nous ont préparés à l'idée de greffes viscérales homologues. Reste à trouver des donneurs bénévoles ; ils seraient évidemment peu nombreux, mais on sait l'appoint qu'on pourrait attendre de l'utilisation des viscères sains provenant par exemple de victimes d'accidents de la voie publique. De telles idées sont hardies. Elles ne sont pas utopiques : des interventions de cet ordre ont déjà été faites.

On voit que Voronoff a été largement dépassé. Il faut reconnaître qu'il a eu un rôle certain d'initiateur et d'inspirateur. Le retentissement même de ses travaux a donné le branle à de nombreuses recherches postérieures et a largement contribué à provoquer une évolution qui atteint de nombreux compartiments de la biologie et qui est loin d'être terminée.

R.-J. M.

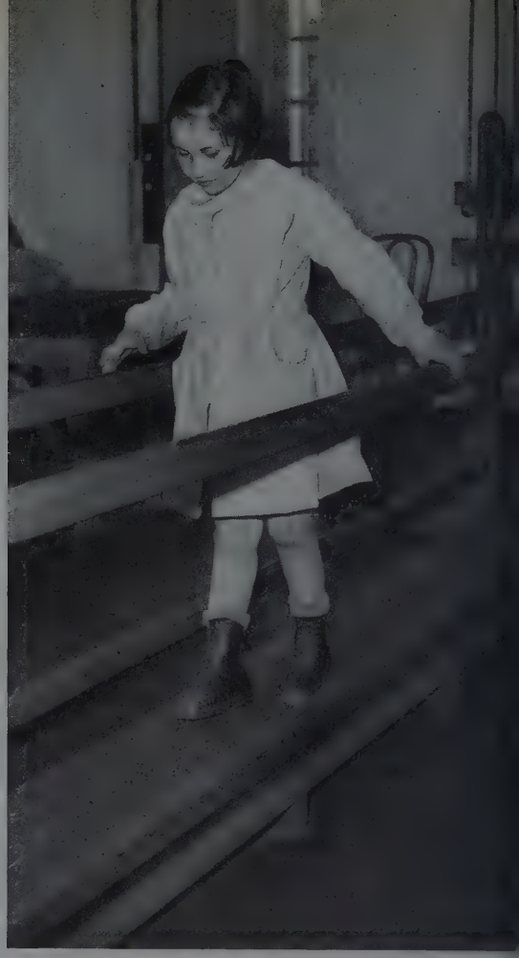
Une foule recueillie se pressait, malgré la pluie, devant la mairie de Roubaix, ou étaient rangés les cercueils de J.-B. Lebas et de ses sept compagnons.

ÉMOUVANTE MANIFESTATION D'UNION

ROUBAIX A FAIT A J.-B. LEBAS ET A SES COMPAGNONS DE CAPTIVITÉ DES FUNÉRAILLES SOLENNELLES

Jean Lebas, qui fut pendant de nombreuses années maire socialiste de Roubaix, a reçu de ses concitoyens massés sur la place de l'Hôtel-de-Ville un suprême hommage où les distinctions d'opinions s'étaient abolies pour ne laisser place qu'à la patriotique reconnaissance due à l'homme qui, aux deux guerres, connut la déportation et dont la vie s'acheva dans un camp de Pologne. Cet hommage s'adressait aussi à ses compagnons de captivité morts avec lui, parmi lesquels son fils Raymond et un autre Roubaisien, l'abbé Wibaux. M. René Pleven présidait la cérémonie, entouré de plusieurs ministres : MM. Paul Bacon, Maurice Schumann, Temple, et de nombreuses personnalités politiques : MM. Guy Mollet, Augustin Laurent, Jouhaux, Jean Provo, maire de Roubaix, etc.

Dans son discours, le président du Conseil, après avoir rappelé la belle conduite de J.-B. Lebas, grand résistant de 1914 et de 1940, et son œuvre sociale au ministère du Travail, a insisté sur la leçon d'union qui se dégageait de la manifestation. « Rien de ce qui nous distingue et parfois nous oppose n'est aussi sérieux ni aussi grave que ce qui nous unit », dit M. Pleven, qui conclut : « Quand ils furent captifs, ces hommes ne se sont-ils pas souvent demandé pourquoi les Français ne parvenaient pas à réaliser l'union nécessaire ?... « N'attendez pas » pour vous unir, nous disent ces martyrs, l'heure des » périls et des catastrophes. »



LA GYMNASTIQUE MÉTHODIQUEMENT PRATIQUÉE EST LA BASE DE LA RÉÉDUCATION DES MEMBRES ATROPHIÉS

AU SECOURS DES

L'ÉPIDÉMIE ACTUELLE DE POLIOMYÉLITE POSE DE MANIÈRE AIGUË LE PROBLÈME DE LA RÉÉDUCATION DES ENFANTS VICTIMES DE LA TERRIBLE MALADIE

LE BEL EFFORT D'ŒUVRES PRIVÉES

PAR ROGER DARDENNE

L'ESPOIR EST L'APANAGE DE LA JEUNESSE, ET DANS CETTE BELLE DEMEURE LES JEUNES INFIRMES ATTENDENT AVEC CONFIANCE L'AMÉLIORATION DE LEUR SANTÉ.

VENIR en aide à l'enfance souffrante, malheureuse ou simplement placée dans des conditions médiocres a été l'une des principales tâches auxquelles s'est vouée la Société philanthropique que nous présentions il y a quelque temps à nos lecteurs (1). A l'intention de ces enfants elle a créé des asiles, des dispensaires, une crèche, une colonie de vacances. Nous voudrions aujourd'hui mettre en relief l'effort tout particulier qu'elle a fait en faveur d'une catégorie dont le sort est profondément émouvant : les enfants paralysés.

En 1932, le 14 décembre, s'ouvraient à Paris, 7, rue Wilfrid-Laurier, dans le XIVe, une consultation et un centre de traitement pour les paralysies curables de l'enfance. L'initiative de ces créations revenait à Mme Bertin-Hugault et au docteur Auguste Tournay, directeur du laboratoire de physio-pathologie nerveuse de l'Ecole des hautes études.

Le Centre fut, en 1936, incorporé à la Société philanthropique et vint alors s'installer à la Fondation Stern, rue de la Croix-Faubin presque en face de la Petite-Roquette, à la demande de la baronne René de Langlade.

Qu'il soit permis de rendre hommage à cette femme de bien, tragiquement disparue pendant la dernière guerre. Son intelligente générosité ne fut jamais en défaut, et son souvenir est fidèlement conservé.

Le traitement repose sur la gymnastique et la rééducation motrice (sous la direction de Mlle Marguerite Mellerio, qui veille avec soin et dévouement sur ses petits malades). Ces derniers sont placés sous le contrôle permanent du neurologiste, auquel le chirurgien, le docteur Pierre Bertrand, et l'électro-radiologiste, le docteur Jean Lerique, apportent leur concours. Il importe d'assurer à ces petits paralytiques des soins continus et coordonnés. Le neurologue décide donc à la consultation s'ils sont aptes à bénéficier du traitement, dont il vérifie ensuite les résultats de manière ininterrompue. Les enfants qu'on traite rue de la Croix-Faubin

(1) Voir *France-Illustration* du 17 mars 1951.

PLIQUÉ DE MANIÈRE TOUTE SPÉCIALE, LE BAIN UN ÉLÉMENT TRÈS IMPORTANT DU TRAITEMENT.

NFANTS PARALYSÉS

présentent tous des troubles moteurs et locomoteurs. Pour un grand nombre il s'agit de suites de poliomyélite, pour les autres, d'affections du système nerveux central. Soins continus et coordonnés, disions-nous. En effet, si les malheureux enfants atteints de ces séquelles motrices d'affections nerveuses sont revus au cours de consultations renouvelées de neurologie, ils sont aussi soumis à des consultations qui réunissent avec le spécialiste de neurologie ses deux collègues, le radiologue et le chirurgien orthopédiste. Bien entendu, la directrice des traitements et les monitrices collaborent à ces consultations et font part aux médecins des observations qu'elles recueillent durant la surveillance constante qu'elles exercent sur chaque sujet.

Le Centre de la rue de la Croix-Faubin dispose de soixante lits, ce qui lui permet de répartir ses malades en internes et en externes, selon les cas. Ceux qui le dirigent étendent d'ailleurs leurs préoccupations au delà du traitement. Ils veillent au développement intellectuel des enfants qu'ils ont pour tâche de « remettre en état » physiquement. A leur âge, c'est une nécessité de s'occuper de ce point, et c'en est une non moins impérieuse de veiller sur leur caractère, de maintenir chez eux un équilibre affectif, que leur infirmité pourrait compromettre.

Mais les demandes qui affluaient excédaient de beaucoup les possibilités d'admission du Centre. Aussi, pour l'agrandir, la Société philanthropique décida-t-elle d'acheter hors de la capitale une propriété qui serait le complément de la fondation parisienne. Il lui fut possible d'acquérir à 7 kilomètres de Versailles et à 4 kilomètres de Marly-le-Roi un domaine qui répondait à ses desseins : le château de Bailly (Seine-et-Oise).

LE CHATEAU DES ENFANTS MALADES

C'est une vaste demeure qui a grande allure et que complète un beau parc. Elle comprend de nombreuses dépendances et un terrain d'une dizaine d'hectares qui permet la culture. Il s'agissait en effet de tirer le meilleur parti de la propriété et de la mettre à même de pourvoir dans toute la mesure possible aux besoins de ses pensionnaires. Potager, verger, basse-cour y sont méthodiquement exploités.

La Société philanthropique a fait mettre l'immeuble en état, et il faut la louer d'avoir respecté cette construction Louis XVI dont la sobre élégance s'affirme non seulement dans le dessin général et l'harmonie des proportions, mais dans maints détails : plafonds à poutres apparentes, belles cheminées, carrelage des pièces, escalier au mouvement hardi. L'ensemble constitue, aux portes de Paris, une fort belle demeure campagnarde. Ajoutons que la situation de Bailly est excellente. Bâti en bordure de la forêt de Marly, qui l'abrite au nord, ouvrant au sud vers le parc de Versailles et Saint-Cyr, il assure aux petits malades qu'il héberge les bienfaits d'un air pur.

Veillés avec une affectueuse vigilance par tout le personnel, une cinquantaine d'enfants y bénéficient des mêmes méthodes de traitement qu'à la Croix-Faubin. La liaison avec le Centre est du reste constante.

Est-il besoin de dire qu'il a fallu un gros effort pour aménager la maison ? Le chauffage a été installé, ainsi qu'un ascenseur, tout à fait nécessaire pour permettre les allées et venues des enfants. Il a fallu pourvoir aussi à l'installation mobilière, acheter des lits, de la lingerie, de l'outillage ménager, sans oublier, bien entendu, le matériel médical.

Heureusement, les encouragements n'ont pas fait défaut à la Société philanthropique, qu'on ne saurait trop seconder. Le généreux don de M. Charles Stern est à mentionner en premier lieu. Il convient de citer aussi dans cet ordre d'idées les bals donnés par le comité des fêtes de l'E. C. A. En Amérique le président Roosevelt, dont on sait qu'il avait été lui-même atteint de paralysie infantile, avait institué une campagne annuelle pour combattre cette maladie. Cette campagne a lieu chaque année au mois de janvier, et le dernier jour de ce mois, dans de nombreuses villes, sont données des soirées dansantes qui portent le nom de « Roosevelt Birthday Balls ». En 1949 et en 1950 le comité des fêtes de l'E. C. A. organisa à Paris des « Roosevelt Birthday Balls », qui obtinrent un grand succès et permirent de recueillir des sommes importantes qui furent consacrées à l'aménagement du château de Bailly.

La répétition des épidémies de poliomyélite a suscité de nombreuses demandes d'admission et imposé un gros effort qui doit être méthodiquement poursuivi. Si le sort des malheureux enfants victimes de la terrible maladie éveille à juste titre la compassion, ceux qui sont éprouvés par d'autres affections nerveuses graves ne sont pas moins dignes d'intérêt. Et l'on ne peut se défendre contre l'émotion en voyant à Bailly garçons et fillettes s'appliquer tenacement aux mouvements par lesquels on s'efforce de leur restituer l'usage de leurs membres atrophiés.

Sur le plan social, d'ailleurs, l'entreprise de rééducation de ces enfants paralysés est d'une grande importance. Grâce aux soins patients et prolongés qui leur sont donnés, on parvient à les réintégrer dans la vie normale, à leur permettre d'exercer un métier, d'assurer leur existence. C'est un résultat dont il n'est pas besoin de souligner l'intérêt.

Photographies *France-Illustration* (Roger Boulet).

PHOTO IMPRESSIONNANTE : APPLICATION A UN PETIT MALADE D'UN TRAITEMENT ÉLECTRIQUE.

UNE AUTRE MAMAN POUR LES TOUT-PETITS.

Après Salzbourg, Wilhelm Furtwangler a connu a Lucerne de nouveaux triomphes.

LUCERNE ET SON FESTIVAL

Lucerne d'abord, grande dame, la dame du lac, devant son miroir fidèle. Au « Jardin des glaciers », les « Marmites des géants », pierres creusées par les eaux tournantes du glacier de la Reuss, évoquent les millénaires — plus de mille avant nous — où Lucerne et son lac étaient un iceberg... Aujourd'hui on s'y promène dans la tiédeur, sous la galerie de marronniers du quai. Ce matin il fait beau ; bleu là-haut ; la nappe d'argent ne frémit pas. C'était plus beau encore hier, quand des écharpes de nuages unissaient la tête du Pilate à celle du Rigi et que des taches de soleil formaient des ronds clairs sur les forêts denses, les *densæ silvæ* accrochées aux falaises, près de Brunnen, là où Guillaume Tell fit son bond héroïque. En musique aussi les remous des rythmes, le chatoiement des harmonies, l'orage ou la lumière des timbres créent plus d'émotions que la transparence et le calme... Encore que Mozart... Le paysage et la musique sont des états de l'âme. N'est-ce pas un Suisse qui l'a dit ?

Au débarqué, Lucerne, après douze jours déjà de festival musical, est toute palpitante de souvenirs. Furtwängler a dirigé notamment le *Concerto* pour orchestre de Bela Bartok ; Markevitch, *le Sacre du printemps ;* André Cluytens, dont le succès me paraît avoir été triomphal, les chefs-d'œuvre les plus brillants ou les plus accessibles de Ravel. J'arrive pour entendre au Kunsthaus une sélection du *Crépuscule,* conduite par Furtwängler. Voilà longtemps que la querelle de ceux qui admettent et de ceux qui répudient ignominieusement « Wagner au concert », Wagner sans décors, sans costumes, sans effets de mise en scène, Wagner musicien pur et non plus apôtre de l'art total est une querelle morte. A trop exiger dans une époque pauvre, que gagnerait-on ? La génération présente, si elle attend une tétralogie complète, avec ses rochers et son Rhin, ses grottes et sa forêt murmurante, ses guerrières casquées portant Siegfried, et toutes les flammes du rocher de Brunhilde, risque de ne presque jamais l'entendre. L'exécution au concert la familiarise avec les vraies beautés de cette œuvre immense ; ce ne sont pas les cottes de mailles, et les montagnes de carton, ni les traînées de poudres éclairantes. C'est la musique qui contient tout et ennoblit tout. D'ailleurs, la patience et la méditation, une « réceptivité » humblement progressive ne sont pas les vertus des enfants du siècle. Ils auront besoin d'en posséder d'autres. Vive donc *le Crépuscule* expurgé de ses traînants dialogues et de sa métasociologie.

Furtwängler a dirigé avec une précision extraordinaire. Le flot sonore se détendait, il devenait cristallin... Une égalité métronomique, les entrelacs « quasi-horlogers » des thèmes ravissaient l'esprit sans trop bouleverser le cœur. Je dois dire que si j'éprouvais un ravissement intellectuel, il m'arrivait de regretter des exécutions plus boueuses, peut-être, mais dont le trouble vous gagnait. Des exécutions où les eaux du Rhin charriaient, aux cuivres, de plus épaisses alluvions, de la terre avec l'or et l'eau bleue. Mais quoi ? Wagner est maintenant un classique. Il a le sort de Beethoven, dont la dionysiaque *Symphonie en* la devient un chef-d'œuvre d'architecteure du fer, où toutes les poutres sont visibles, au travers desquelles circulent l'air et le jour... Les dionysiaques vieillissent en apolliniens. Que dirait Nietzsche ?

Siegfried, c'était le grand Max Lorenz que Paris aime. Il m'a rappelé cet autre grand Van Dyck, quand son intelligence et son autorité s'exaspéraient contre sa voix affaiblie et qu'il figurait le triomphe de l'esprit sur la matière. Ce Siegfried au chant léger, net et piqué d'accents nerveux, c'est l'orgue devenu clavecin et *le Crépuscule,* un bouleversement de salon. Que d'art en tout cas; et les jolies ruses ! Mme Astrid Varnay a de la puissance, du courage, de l'avenir. Des accidents de santé ont contraint à former en dernière heure un trio des Nornes et un trio des Filles du Rhin. Mieux vaut ne pas se souvenir du premier. Mais le second était ravissant. Rires clairs et mouillés ; enivrante jeunesse des voix ; la fraîcheur de Botticelli ; non plus dans les prés fleuris, mais dans les eaux qu'on bat des pieds, des mains, qu'on vaporise dans le soleil.

Autres minutes rares : au château de Heidegg, nid précieux juché sur un socle de forêts qui repose lui-même sur le plat d'étain du lac, le chœur de chambre de Lucerne, dirigé par M. Paul Muller, de Zurich, a donné une sérénade. Trois madrigaux de Monteverdi ; une série de « médaillons pour neuf instruments », ou les hymnes de saint François d'Assise au soleil, à la terre, aux eaux..., œuvres délicates, brèves, ingénieuses de M. Muller lui-même. Ces fines compositions m'ont rappelé les fins émaux du *Stabat,* de Poulenc, que Strasbourg créa récemment. Sobriété des moyens et justesse d'expression. Enfin le délice des musiques de nuit de Mozart, qu'on connaît bien, dont on n'est jamais rassasié ! Elles s'égrenèrent, traversèrent les feuillages, s'évanouirent, nuages de sons dans les nuages de nuit.

Minutes rares encore : une audition d'élèves, classe de chant de M. et Mme Paul Lohmann. J'étais si surpris de la pose des voix, de la sûreté respiratoire, de la beauté du style — à la vérité un peu sévère et dédaigneux de toute souplesse — que je vitupérais contre l'enseignement de notre Conservatoire, incapable de « fruits » aussi mûrs et aussi beaux, pêches d'espalier. Mais j'ai appris qu'il s'agissait d'un cours de haut perfectionnement, où viennent, d'Allemagne surtout, de jeunes chanteurs déjà très exercés... Je suis calmé. Mais je veux imprimer les noms de Mlles Suzanne Will (contralto), Jakob-Gimmi (qui sera une « falcon » solide et dont le physique est singulier), et de M. Théo Lienhard, baryton impeccable. Il y avait aussi un soprano de joli timbre, mais qui chevrote. Et un autre, ingénu et acide, qui chante en tirant les commissures des lèvres et ne modèle plus le son.

Soirée au Kursaal, où M. Rehfuss, qui sait chanter le lied, a dit des mélodies d'Othmar Schœck, chatoyantes, de Schubert et de Schumann ; et même une fois on entendit tomber une pluie debussyste. C'est bien écrit et intelligent, sans apporter un accent neuf. Puis six « monologues », tirés de Jedermann de Hoffmannsthal, plaintes, prières, malédictions... La déclamation est juste et vigoureuse. L'auteur, M. Frank Martin, est au service du poète et le sert bien ; la musique prend le rôle d'exégète ; ses âpretés et ses « ictus » sont des vitamines pour le drame. Elle est servante et non maîtresse.

L'excellent quatuor de Winterthur a joué un quatuor pétulant et clair de Willy Burkhard, original et qui sonnait comme un *Gluckenspiel,* et le troisième quatuor de notre Honegger. D'une cage d'oiseaux suspendue dans l'air on passait dans une caverne où s'étreignaient des monstres.

Robert Kemp.

3. Tiepolo : « le
TIN DE Cléopatre. »

L'EXPOSITION TIEPOLO A VENISE

L'école vénitienne de peinture n'est pas bien connue en France. S'il faut en croire les guides italiens, le général Bonaparte l'aurait méprisée, tandis qu'il comprenait dans son butin de guerre les autres chefs-d'œuvre. Ce qui permet au profane voyageant en Italie de découvrir l'œuvre gigantesque d'artistes dont il savait tout juste le nom. Pour la plupart des Français qui auront cette année visité à Venise l'exposition Tiepolo, celle-ci leur aura été étrangement révélatrice. Sur la foi des manuels et de quelques reproductions, ils s'attendaient à faire la découverte d'un petit maître baroque. Ils se trouvent en face d'une des forces de la nature, d'un peintre qui, sous le rapport de la fécondité, s'égale à Rubens.

Un peintre ou plusieurs peintres ? Tiepolo est à tout le moins une trinité. Le plus important et le plus grand est certainement le père : Jean-Baptiste. A partir de 1750 son fils Dominique collabore avec lui, et cinq ans après un cadet, Laurent, se joint à eux. Les deux premiers, en tout cas, ont travaillé sur un pied d'égalité : ce que suffit à montrer la fresque de Wurzbourg, où ils se sont peints côte à côte — et l'embarras de la critique qui attribue successivement à l'un, à l'autre ou à tous les deux certains tableaux de la dernière période. Actuellement la mode consiste à faire de Dominique l'auteur des scènes vénitiennes pittoresques avec masques et polichinelles et à laisser à Jean-Baptiste la paternité des grandes machines mythologiques ou bibliques. Par surcroît, les Tiepolo avaient une école, et leurs élèves s'appliquaient à imiter leur manière : les spécialistes ont de quoi s'occuper encore plusieurs années.

Ce n'est pas seulement en France que le ou les Tiepolo souffrirent d'une désaffection. Au milieu du siècle dernier seulement leur importance apparut. Comme toujours, elle se manifesta à travers les peintres influencés. Quand on s'aperçut que Goya, Delacroix et Manet avaient vu les Tiepolo et en avaient retenu quelque chose, on commença à s'y intéresser. Et ils retrouvèrent la faveur qu'ils avaient connue au moment de leur exécution.

Car de son vivant Tiepolo eut énormément de succès, non seulement à Venise et en Italie, mais à Wurzbourg, où il passa trois ans pour décorer la résidence du prince Charles-Philippe von Greiffenklau, et à Madrid, où le roi Charles III le fit rester huit ans. Cette activité de peintre officiel explique d'ailleurs l'inégalité de son œuvre : il ne travaillait que sur commande, et dans la même toile se trouvent un personnage bâclé par un élève et un autre qui a inspiré l'artiste lui-même.

Quelle impression d'ensemble fait aujourd'hui Tiepolo à l'amateur qui l'aborde sans idée préconçue ? La réponse ne fait pas de doute : c'est l'intrusion du théâtre dans la peinture. Par théâtre j'entends aussi bien l'optique dramatique — qui certes a toujours été présente dans les toiles à sujet — mais qui est ici portée au paroxysme par l'emphase des gestes, l'outrance des attitudes, la composition artificielle des groupes, que l'utilisation délibérée des recettes et des conventions de la scénographie.

Une comparaison entre deux toiles sera édifiante à cet égard. La première est le sujet classique du *Jardin des oliviers,* Tiepolo parvient à y juxtaposer quatre thèmes : le désespoir du Christ, la consolation que lui apporte un ange, le sommeil des apôtres et l'arrivée des soldats conduits par Judas. C'est deux de plus que ceux auxquels se sont bornés ses prédécesseurs, et, dans un certain sens, c'est deux de trop. Car il ne se contente pas de peindre dans une certaine perspective des scènes séparées dans le temps, comme l'ont fait les primitifs. Au mépris de toute vraisemblance psychologique, il tire un parti pictural du contraste de ces scènes contradictoires : son Christ est désespéré en dépit de la présence de l'ange, les apôtres dorment encore, bien qu'ils devraient être réveillés, les soldats voient une scène qui devrait les empêcher d'accomplir leur mission. Nous nous trouvons bien là en présence d'une « condensation » équivalente à celle que le dramaturge opère, à des fins semblables, quand il fait se passer sans interruption dans le même endroit une série d'événements.

Le Festin de Cléopâtre nous montre l'autre aspect de la même tendance. Le repas est servi non dans un véritable palais, mais dans le classique décor de théâtre représentant un palais : gradins à l'avant-plan pour mettre en valeur les protagonistes ; portants latéraux représentant des colonnes qui ne soutiennent rien, bien entendu ; toile de fond avec perspective. Alors que le XVIIIe siècle, à la différence du moyen âge, se représentait assez exactement les mœurs antiques, les personnages sont habillés non comme des Egyptiens ou des Romains du premier siècle avant notre ère, mais très exactement comme les acteurs qui jouaient les tragédies classiques. Enfin, la composition est purement scénique, avec Antoine et Cléopâtre séparés par toute la longueur de la table (une recette qui doit être toujours bonne car le cinéma ne manque pas de la reprendre chaque fois qu'il veut procurer l'idée de luxe dans un repas en tête à tête), les figurants répartis avec soin pour boucher les trous. Il n'y a guère que le cheval à gauche qui soit un artifice purement pictural auquel renoncerait un metteur en scène, d'ailleurs uniquement pour des raisons pratiques.

Si Tiepolo a subi les inconvénients d'une production trop abondante, il en a aussi tiré le bénéfice. Les dessins, également exposés, l'attestent avec éclat. Certains d'entre eux possèdent en commun avec les sépias de Rembrandt et les eaux-fortes de Goya ce trait distinctif d'une virtuosité si grande qu'elle se dépasse elle-même : ils deviennent une écriture, ils cessent de reproduire la réalité pour se borner à en donner la signification, comme des hiéroglyphes d'une essence supérieure. Là se reconnaît le grand maître.

Denis Marion.

*Notre collaborateur a tenu à signaler sans tarder l'important événement artistique que constitue l'exposition Tiepolo, qui suffirait à attirer à Venise de nombreux visiteurs. Il a suivi, d'autre part, les diverses manifestations cinématographiques de la Biennale et dans notre prochain numéro racontera les incidents suscités par l'*Othello *d'Orson Welles.*

Au-dessus : Mlle Aline Adet, le vicomte Jean d'Arcangues et Mlle Dreda Buhan au Casanova (6 heures du matin). A gauche : l'entrée remarquée du comte Guy d'Arcangues et de la marquise de Portago (robe de Dior). Ci-contre : la comtesse de La Falaise (robe de Patou) et M. Duarte Pinto Coelho.

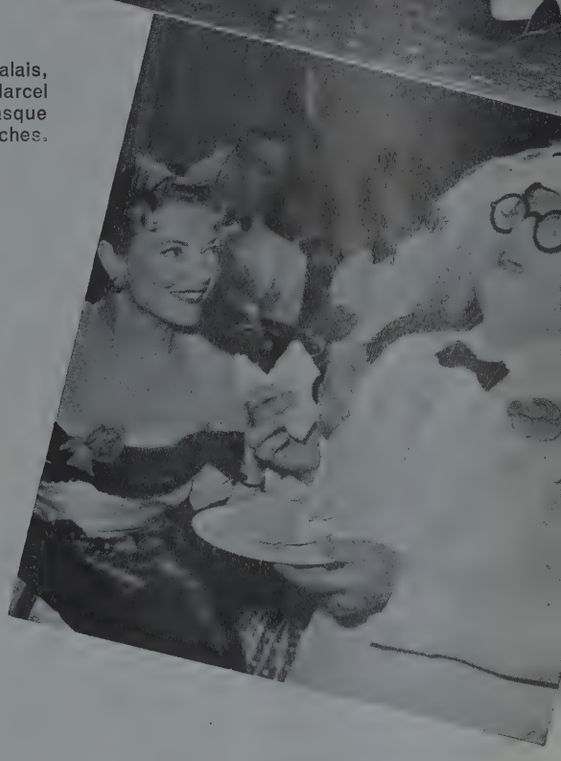
AU BAL GOYA

PAR MARCEL IDZKOWSKI

La comtesse de Quintanilla a été la plus jolie femme du bal Goya. Sa robe était « Goya ». La voici, près de la chanteuse Fernanda Montel et de son mari, le comte de Quintanilla, à une table du Casanova.

Après le bal Goya, Marc d'Œlnitz et Carrère sont épuisés. A droite : le comte de Vallombreuse et une jolie ballerine des Ballets Cuevas.

Avant le dîner costumé du Palais, Annabella réconforte Marcel Achard, qui ôte son masque pour avaler des sandwiches.



André Dassary n'était pas costumé, mais un chapeau napoléonien ne fait-il pas toujours Goya ? S'inspirant de la toile célèbre du maître espagnol, le marquis d'Arcangues fit revivre le duc de San Carlos.

Le bal Goya — après le bal Napoléon III de l'an dernier — aura définitivement marqué la renaissance de Biarritz, et c'est devant une assistance particulièrement élégante qu'eut lieu cette fête préparée depuis de longs mois. Nos plus grands couturiers, nos plus illustres dentelliers avaient somptueusement paré les plus jolies femmes de Biarritz et d'ailleurs, et s'il fallait établir un classement entre tant de toilettes nous ne parviendrions pas à départager la comtesse de Quintanilla, la marquise de Portago, la comtesse Maxime de La Falaise, Mme Michel Carlhian, Mlle Dreda Buhan, Mme Jacques Heim, Mme Lise Deharme, Mme Claude Cartier, Mlle Annabella, Mlle Aline Adet, qui rivalisèrent d'élégance.

S'il fallait décerner un grand prix d'élégance masculine il irait au marquis d'Arcangues en duc de San Carlos.

— J'ai trouvé le costume dans mon grenier, fait-il, et les trous de mites sont d'époque ! Les ancêtres, ça sert quand même à quelque chose !

★ L'OPINION D'ANDRE ROUSSEAUX ★

SUR UNE VIE DE MOZART

Le jour de décembre 1791 où le corps de Mozart fut porté au cimetière, le maigre cortège qui suivait son cercueil ne l'accompagna même pas jusqu'au bout. Une pluie glacée, mêlée de flocons de neige tombait du ciel gris. On se sépara en grelottant à la porte de la ville. Qui se doutait dans Vienne de la valeur du pauvre musicien endetté qui venait de mourir ? Pas un curieux, pas un ami, pas un parent, même pas sa veuve n'alla s'incliner sur la fosse commune où Mozart fut enfoui avec les restes d'autres misérables. Personne ne sait ce que son corps est devenu. Une légende veut que son crâne ait été retrouvé : c'est cette tête qui est exposée au musée Mozart, à Salzbourg. Elle n'est en vérité qu'un symbole offert à la piété des visiteurs.

C'est de ce néant qu'est sortie une gloire qui n'a fait que grandir. Mozart à la fin de sa vie était méconnu par tous ses contemporains. Quand un an avant sa mort, à l'occasion du couronnement de l'empereur Léopold II, il fit un séjour à Francfort, il y fut à peine remarqué. On lui préférait de médiocres rivaux. Mozart passait alors pour un pianiste réputé, doublé d'un compositeur moyen. Sa femme elle-même ne devait découvrir qu'à la longue, et avec étonnement, à quel homme elle avait été mariée. Dans l'article nécrologique qui fut publié à Vienne il était question de *la Flûte enchantée,* mais pas un mot des *Noces* ni de *Don Juan.*

Et voici que la vie posthume de l'œuvre de Mozart a abouti, de nos jours, à une consécration qui l'élève au plus haut. Le livre de M. Bernhardt Paumgartner, qui vient d'être traduit en français par Mme Paule Pascali (Gallimard), en est un témoignage. Ce musicologue, qui est premier directeur au Mozarteum de Salzbourg, est la plus haute autorité en matière d'études mozartiennes. Son ouvrage s'inscrit dans la suite des travaux les plus importants dont Mozart ait été l'objet. Il nous donne aussi le dernier état de la connaissance de Mozart à notre époque et il place son génie dans l'éclairage où nous l'avons vu paraître de nos jours.

Car après l'ignorance que les contemporains de Mozart ont eue de sa valeur, il s'est avancé dans la gloire par des chemins variés. Le XIXe siècle l'a vu avec des « lunettes roses », comme écrit joliment M. Paumgartner. Sa musique a paru gracieuse, aimable, fleurie de mignardises. Nous pourrions presque dire que nous avons assisté, de nos propres yeux, à l'évolution par laquelle le gentil Mozart est devenu le grand Mozart. Il n'y a pas si longtemps — ce fut pendant l'entre-deux-guerres — que Salzbourg devint le centre d'un culte qui balança celui de Bayreuth. Dans le même temps Mozart faisait un peu partout d'immenses conquêtes. Il convient de rappeler, me semble-t-il, ce qu'il a dû, dans le Paris contemporain, aux initiatives de Mme Octave Homberg et de sa Société des études mozartiennes. Je n'oublierai jamais, d'autre part, quelles découvertes de Mozart il m'a été donné de faire grâce à Wanda Landowska aux rendez-vous musicaux qu'elle nous donnait les dimanches d'été dans son jardin de Saint-Leu-la-Forêt.

Je ne m'éloigne pas autant qu'il paraît du livre dont j'ai commencé de parler. Car il s'agit d'arriver à ce grand Mozart, à ce dieu de la musique (celui qui vient sans doute immédiatement après Bach) qui ne s'est révélé que peu à peu à la connaissance des hommes.

M. Paumgartner situe Mozart dans l'histoire de la musique et de la culture, quand il écrit : « La première partie de l'œuvre mozartienne est éclose au seuil d'une ère nouvelle dans l'histoire de la musique. Ses dernières créations, par contre, traduisent l'esprit d'une autre culture, laquelle ne devait arriver à maturité qu'après sa mort. » Ainsi le génie de Mozart est-il appelé à s'élever au-dessus de ce passage d'une ère à une autre. Il s'établit dans l'universel, ce qui permet à son biographe d'ajouter : « Seuls Gœthe et Vinci lui sont sur ce point comparables. »

Le livre de M. Paumgartner est un des plus complets qu'on puisse lire, tant sur la vie que sur l'œuvre de Mozart. Il est la somme à la fois d'une grande richesse documentaire et d'une profonde connaissance musicale. Mozart y est évoqué avec tout son charme, sa candeur, sa gaîté, son esprit. Pourtant sa mélancolie est présente aussi, et puis sa grandeur morale, sa gravité. Son biographe met l'accent sur la présence de la mort dans cette vie si souvent rieuse, présence sensible aux plus belles pages de l'œuvre. Mozart eut le pressentiment de sa fin prématurée. Il y eut une sorte de course avec la mort dans la fièvre de ses dernières années, en même temps qu'un magnifique élargissement de son horizon intérieur. Comment renoncer à citer sur ce sujet sa dernière lettre à son père : « Puisque, à tout prendre, la mort est le but final de notre vie, je me suis depuis quelques années à tel point familiarisé avec cette véritable, cette unique amie de l'homme que son image, loin de m'effrayer, tout au contraire m'apaise et me console [...]. Je ne me mets jamais au lit sans penser qu'aussi jeune que je sois il se peut bien que je ne vive plus le lendemain. Et pourtant aucun de ceux qui me connaissent ne saurait prétendre que dans le commerce avec mes semblables je sois triste ou d'humeur chagrine. De cette faveur je remercie tous les jours mon créateur et souhaite qu'il l'accorde à tous mes semblables. »

Tel est Mozart. Et son incomparable délicatesse consiste pour une bonne part à revêtir cette vision tragique du destin de l'homme par les manières les plus exquises. Il nous prodigue l'agrément afin de mieux nous ouvrir les perspectives de la joie.

★ LES PROPOS LITTERAIRES DE GERARD CAILLET ★

RENÉ LAPORTE OU NOTRE PROBLÈME

La remise à René Laporte du prix des Ambassadeurs m'a incité à relire à peu près toute son œuvre. Ce n'était point pour obéir à quelque consciencieux souci de chroniqueur ; je voulais voir se dresser devant moi un tableau dont je n'avais pris connaissance, somme toute, que par touches successives et qui me paraissait s'élever bien au-dessus d'une suite d'intentions fragmentaires. L'expérience m'a confirmé combien j'avais raison.

Et d'abord : il y a un monde de René Laporte. Ce monde n'embrasse pas seulement le cycle des *Membres de la famille.* Pour se limiter au point de vue formel, qu'on examine seulement ceci : Michel Amiot, le simulateur manqué de *la Part du feu,* est le cousin et l'ami de Jacques Fourquet, l'apprenti-poète du *Cheval volant ;* l'écrivain Frédéric Sanders, du même *Cheval volant,* se retrouvera dans le troisième volume des *Membres de la famille,* où il devient l'amant de Micheline de Puymirol. Et l'on pourrait multiplier les exemples... D'un livre à l'autre une foule de figures déjà connues apparaissent, mettent au passage la tache de leur personnalité puis s'effacent, mais ce n'est jamais parce qu'elles se sont contentées de jouer les utilités ; simplement, la place a manqué pour conter *ici* leur aventure : comme dans *la Comédie humaine* il a fallu la découper en tranches successives. Les rencontres y affectent alors le mouvement même de la vie.

De la vie, parce que le monde de René Laporte est *centré.* Géographiquement, sur Toulouse ; humainement, sur un « groupe » représentatif : les Saint-Oyen. Les Saint-Oyen avec leurs « branches », leurs alliances, leurs alliés et leurs ennemis. Pourtant les Saint-Oyen ne constituent pas un univers en raccourci, ce qui deviendrait théorique et fastidieux, mais un noyau varié qui laisse imaginer le reste autour de lui. Il faudra plus tard dresser la généalogie exacte de cette famille ; je laisse ce soin aux amateurs de thèse.

Car, ayant signalé combien était solidement structuré le monde de René Laporte, j'ai hâte d'en venir aux grands mouvements qui l'animent. Pour user d'un vocabulaire commode, je dirai que j'en vois deux : l'un correspond à une *aspiration,* l'autre à une *situation.*

Commençons par la situation, qui est la nôtre. L'œuvre de René Laporte est une critique de la bourgeoisie. Critique n'a rien, ici, de péjoratif, mais correspond au simple désir d'ouvrir les yeux : les conditions de notre existence en 1951 — et déjà en 1940 ; et en 1930 ! — ne sont plus celles de la « Belle Epoque ». Certes beaucoup d'yeux ont changé de regard, mais cela ne signifie pas pour autant que tous les problèmes soient résolus. On ne peut pas ne pas être frappé par ce point commun à presque tous les livres de René Laporte : ils sont l'histoire de quelque chose qui meurt, une mode littéraire, une famille, une organisation industrielle... Je ne crois pas être indiscret en révélant que le témoignage est sur certains points singulièrement documenté puisque les hasards de la vie ont permis à l'auteur de s'intéresser de près à ce qu'on nomme, en termes de roman : « les affaires ». Il ne cache pas que leur aspect social est ce qui le passionne le plus.

Mais tout cela, en dépit du talent, serait banal si ne venait s'y mêler l'autre élément dont j'ai parlé : l'aspiration.

Aspiration qui est pour moi la marque même de René Laporte. N'oublions pas en lui le poète qui s'enthousiasma pour la révolte surréaliste ; celui qui sait encore écrire aujourd'hui les « chansons » du *Gant de fer et du Gant de velours* pour se délasser ! Le poète ne veut pas que tout soit perdu. A lui de trouver les voies pour s'en sortir. C'est ici que les réponses deviennent aussi diverses que momentanées, chacune marquant une étape.

Au temps de *la Part du feu,* c'était la fuite, pure et simple, l'évasion par le mensonge. Et son échec... Au temps des *Chasses de novembre,* le refuge dans l'insouciance, la révolte tardive d'une âme qui n'avait pas eu le courage d'être artiste. Et son échec... A l'époque du *Cheval volant* l'alibi apparut du côté de la littérature (c'est même ce qui fait du *Cheval volant* une œuvre si émouvante : elle pose le problème du créateur en face de notre société) ; mais le héros du *Cheval volant* se déprend finalement de ce Frédéric Sanders, qui emprunte parfois le visage de Cocteau et que meut la seule et inefficace panique de l'« ordre »... Nouvel échec... *Les Membres de la famille* viendront alors multiplier les solutions : Micheline ou le jeu, Catherine ou l'amour, Ludovic ou le sacrifice... choisissez vous-même. Mais Micheline est malheureuse, Ludovic est tué aux premières apparitions qu'il fait sur le front d'Espagne, Catherine reste seule... Ce n'est qu'au quatrième volume qu'une nouvelle voie apparaît : celle de Mathieu de Saint-Oyen qui eut le courage de bâtir deux vies à la fois ; il n'apparaît pas qu'elle soit définitive... Peut-être n'y a-t-il pas de solution définitive... Il est encore tôt pour se prononcer... Aussi bien le cycle des *Membres de la famille* ni l'œuvre de René Laporte ne sont achevés.

PETITES CHRONIQUES

HERZOG ET OUDOT AU BRÉSIL

A Rio comme à São Paulo les héros de l'Annapurna ont été l'objet d'un accueil enthousiaste. Ils ont donné devant un public aussi nombreux que choisi des conférences accompagnées de projections lumineuses. A Rio l'ambassadeur de France, S. E. M. Gilbert Arvengas (à gauche sur notre photographie), a tenu à recevoir lui-même les explorateurs.

LA BIENNALE DE SAO PAULO

L'organisation de la biennale de São Paulo se poursuit activement. Sans cesse de nouveaux pays font connaître leur adhésion. Un moment douteuse, celle du Mexique a été finalement acquise grâce à l'amicale insistance des artistes et des critiques brésiliens et à la compréhension du président Aleman, chef du gouvernement mexicain. Au total une trentaine de pays — dont la France — seront représentés par leurs architectes, peintres, sculpteurs, graveurs, dessinateurs et cinéastes à cette manifestation, qui s'annonce comme la plus brillante qui ait jamais eu lieu en Amérique latine.

NOUVELLES RELIGIEUSES

Un saint français patronne un lointain sanctuaire

Une église dédiée au saint curé d'Ars vient d'être inaugurée... Le fait n'a rien d'étrange en soi. Mais il importe d'ajouter que ce sanctuaire a été édifié aux confins extrêmes du Pakistan, dans la ville frontière de Peshawer. Précisons que cette église sera desservie par des missionnaires, mais américains.

Cérémonie en Savoie

S. Em. le cardinal Tedeschini, S. Exc. M^gr^ Cesbron, évêque d'Annecy, et de nombreux prélats ainsi que quelques descendants de la famille de la sainte ont assisté à Annecy aux cérémonies organisées à l'occasion du second centenaire de la béatification de sainte Jeanne de Chantal.

UN CORBEAU CINÉASTE

Les nombreux visiteurs du Zoo de Londres se divertissent beaucoup aux facéties d'un de ses pensionnaires. Il s'agit d'un corbeau nommé « Kaak », qui, en particulier, témoigne aux photographes un vif intérêt. On le voit sur notre cliché prenant la distance à l'aide d'un mouchoir avant de se faire filmer. On comprend que « Kaak » soit en peu de temps devenu la vedette du grand jardin zoologique.

LE LIVRE QUE VOUS DEVEZ AVOIR LU SI VOUS VOUS INTÉRESSEZ A...

L'EXTRÊME-ORIENT :

Jack Belden, *la Chine ébranle le monde* (N. R. F. Gallimard, 570 pages), traduit de l'américain par Pierre Singer. L'auteur relate de la façon la plus vivante et la plus personnelle les événements dont il a été le témoin de 1946 à 1949. Il analyse le processus accéléré qui a entraîné l'écroulement de la dynastie et l'avènement d'un régime communiste. Pour lui, il s'agit d'une des plus grandes révolutions de l'histoire humaine, appelée à prendre rang aux côtés des révolutions française et russe. Les Chinois ne réclamaient pas la « dictature du prolétariat », mais une « nouvelle démocratie ». Ses partisans les plus nombreux et les plus passionnés ne sont pas les ouvriers, mais les paysans. Leur triomphe confirme la thèse selon laquelle les révolutions, en accroissant les pouvoirs de l'Etat, vont à l'encontre de l'esprit libéral. Mais, ici, la mainmise sur l'Etat s'effectue avec une grande lenteur, ce qui donne aux communistes le temps de souffler et aux passions celui de s'affaiblir. L'Etat révolutionnaire chinois n'est pas l'œuvre de philosophes ni de théoriciens. « Le dogme est moins utile que la bouse de vache », disait il y a quelques années Mao Tse Toung. C'est le travail d'innombrables militants éparpillés dans le pays, qui, chacun pour son compte, cherchent des solutions concrètes aux problèmes quotidiens.

« L'Occident, dit Jack Belden, fait triste figure dans ce débat. Il a eu cent ans pour améliorer les conditions de vie en Chine et n'y a apporté que le désordre. » Aujourd'hui encore, ajoute-t-il, « les Américains ne comprennent rien au problème de la liberté en Chine ». Et il n'hésite pas à renier à la fois la politique de Marshall et celle du général Mac Arthur, qu'il estime démentie par les événements : « La majorité des Chinois attendent à peu près tout du nouveau régime politique, mais ne souhaitent pas voir régner une liberté telle que nous la concevons en Occident. »

L'HISTOIRE FOLKLORIQUE :

Louis Dumont, *la Tarasque : essai de description d'un fait local d'un point de vue ethnographique* (N. R. F. Gallimard, 252 pages, 24 planches hors-texte). L'auteur a pris le monstre légendaire de Tarascon comme « banc d'essai de la méthode monographique ». Objet de cérémonies, cortèges burlesques et figurations variées, ce monstre décrit par Mistral est considéré comme l'un des dragons du folklore français. La tradition rapporte qu'il se serait laissé dompter et tenir en laisse par sainte Marthe, miraculeusement amenée en barque sur la terre de Provence. C'est pourquoi le jour de la Sainte-Marthe on promène son effigie enchaînée à une faveur bleue que tient une petite fille.

M. Louis Dumont nous livre ici une étude approfondie, étayée sur une enquête locale, des sources écrites et une abondante bibliographie, pour dégager la légende des lieux communs littéraires et établir sa relation avec le rite.

Il aborde là un problème extrêmement complexe, avec une prudence toute scientifique et en mettant l'accent sur le facteur sociologique. La Tarasque est avant tout la bête éponyme, le palladium de la communauté.

Cette étude appelle et suggère des comparaisons avec le folklore de bien d'autres pays : elle ouvre une voie qui mérite d'être explorée avec la sûreté de jugement et le sens critique dont l'auteur nous offre un parfait exemple.

ALBERT MOUSSET.

A TRAVERS LES EXPOSITIONS

Delacroix et l'orientalisme de son temps

Une brillante exposition organisée par la Société des amis d'Eugène Delacroix sur *Delacroix et l'orientalisme de son temps* a lieu actuellement au musée Eugène-Delacroix, 6, place de Furstenberg.

La présentation de l'atelier et de l'appartement où mourut le maître est totalement renouvelée. Voulant recréer une ambiance propice à l'évocation d'un certain exotisme, les organisateurs ont exposé, en dehors des peintures ou des dessins, des objets d'art d'Orient ou d'Extrême-Orient. Des « moucharabieh », des plaques de faïences d'Isnik et d'Asie Mineure au tons rares, des tapis et des armes suggèrent, çà et là, la somptuosité ou l'intimité des demeures orientales. L'atelier lui-même, tout tendu de velours crème, donne l'illusion d'un intérieur de tente et incite le visiteur à établir un rapprochement avec la tente du comte de Morny, que fréquenta Delacroix.

C'est dans ce cadre qui incline à la rêverie que sont groupés d'importants chefs-d'œuvre de Delacroix et des grands peintres orientalistes de son temps.

La littérature, d'une part, avec Bernardin de Saint-Pierre, Chateaubriand, Byron, Hugo et Casimir Delavigne, la campagne d'Egypte (1798-1801), de l'autre, sont à l'origine de cet orientalisme qui précède Delacroix : Gros, Girodet, Géricault sont représentés ici, Gros notamment par une admirable esquisse pour *les Pestiférés de Jaffa*, exposée pour la première fois.

Avant d'accomplir son voyage au Maroc et en Algérie en 1832, Delacroix s'était déjà senti attiré par l'Orient : la littérature de Byron et la lutte de l'Indépendance de la Grèce contre la Turquie lui fournirent des thèmes où sa fougue put s'exprimer dans toute son intensité : *la Mort de Sardanapale*, dont l'esquisse est exposée ici, est tirée d'un poème de Byron. Toutefois c'est le voyage au Maroc qui est la grande source d'inspiration de Delacroix. *La Noce juive* (Salon de 1841) est un de ses chefs-d'œuvre, où apparaissent toute la lumière et la fantaisie de l'Orient. *Le Passage d'un gué au Maroc, le Jeune Tigre jouant avec sa mère* et diverses études d'Orientaux ou d'animaux féroces, peintures, aquarelles, dessins, gravures complètent l'ensemble d'œuvres de Delacroix.

Autour de son génie sont groupés les orientalistes : M. Auguste; Théodore Chassériau, qui séjourna en Algérie, dont l'œuvre maîtresse, *la Toilette d'Esther*, est exposée ici ; Decamps, avec ses vues de Smyrne ; Fromentin et ses bords du Nil ; Dauzats, Dehodencq, Marilhat et bien d'autres encore...

Delacroix, subjugué par ce séjour en Afrique du Nord qui lui avait fait entrevoir les fastes de l'Orient, écrivait à son ami Pierret : « ... Je te le dis, vous ne pourrez jamais croire à ce que je vous rapporterai, parce que ce sera bien loin de la vérité et de la noblesse de ces natures. L'antique n'a rien de plus beau... »

Un excellent catalogue, rédigé par M^lle^ R. Bacou, est un précieux guide pour la visite de cette importante manifestation d'art où éclate tout le génie d'un des plus grands maîtres de l'art français.

MAURICE SÉRULLAZ.

LE TOUR DU MONDE EN JEEP CONTINUE

M. et M^me^ Bencarlin, ces deux Australiens qui ont entrepris pour leur lune de miel de faire le tour du monde en jeep amphibie spécialement aménagée, sont arrivés en Angleterre. On se souvient que, partis de Halifax le 19 juillet de l'an dernier, ils traversèrent l'Atlantique malgré vents et marées et abordèrent au Rio de Oro. Ayant traversé le Maroc, l'Espagne et la France, ils ont bien failli échouer dans la traversée qui présentait le moins de difficultés, celle du pas de Calais. Leur véhicule, à bord duquel avait également pris place un jeune Belge, M. Théo Defresne, fut en effet bloqué à marée basse sur les bancs de sable des Goodwins. Il fallut que le bateau de sauvetage de Walmer, dans le Kent, vînt les prendre en remorque pour les amener jusqu'à la côte, où le photographe les a surpris après leur traversée mouvementée, mais qui ne semble pas pour autant leur avoir fait perdre leur bonne humeur.

TOULOUSE AURA SON CONCOURS DES PETITES INVENTIONS

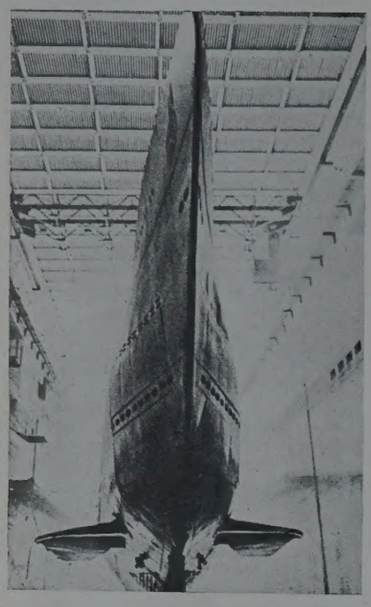
Du 6 au 18 octobre prochain l'Union des ingénieurs de la région toulousaine organise un concours-exposition de petites inventions. Il aura lieu dans l'un des pavillons installés au parc des Sports durant la IV^e^ Quinzaine des arts ménagers. C'est le deuxième concours de ce genre organisé par l'Union des ingénieurs, et l'on peut être certain que celui-ci suscitera une vive émulation parmi les nombreux chercheurs qui appliquent leur imagination à mettre au point des nouveautés industrielles et des objets d'arts ménagers.

PÉPINIÈRE D'ARTISTES AFRICAINS

Dans la salle du Grand Conseil de l'A.-E. F., à Brazzaville, s'est tenue récemment une exposition consacrée aux œuvres des peintres africains du centre d'art de Poto-Poto. Cette manifestation, placée sous le patronage de M. Cornut-Gentille, haut commissaire de la République, a révélé au public une œuvre dont l'intérêt n'échappera pas aux amateurs d'art.

Création du peintre Pierre Lods, qui reçut l'appui efficace du service des affaires sociales du gouvernement général, ce centre doit permettre aux Noirs d'assimiler les apports de notre civilisation non pour les substituer à leur art propre, mais au contraire pour développer celui-ci dans des directions nouvelles. Une vingtaine d'élèves sont actuellement formés à Poto-Poto. Après qu'ils auront tous étudié la décoration en général, chacun d'eux sera orienté vers une branche spécialisée pour laquelle le désigneront ses goûts et ses aptitudes : peinture, sculpture, poterie, céramique, meubles, etc.

NOUS AVONS LU POUR VOUS



Une des nombreuses photographies qui illustrent l'ouvrage de M. Le Masson. Elle représente un sous-marin en carénage dans une des bases installées en France par la Kriegsmarine pendant l'occupation.

Henri Le Masson, de l'Académie de marine. *Porte-avions, sous-marins, escorteurs* (Horizons de France).

Venant après un volume consacré aux cuirassés, aux croiseurs et aux torpilleurs, cet ouvrage — le dixième de la collection « Visages de la marine » publiée sous la direction de notre collaborateur Henri Le Masson — est une étude très poussée des trois autres grands types de navires appelés à jouer un rôle dans une guerre moderne.

L'évolution historique de chacun d'eux est étudiée en des pages qui apportent quantité de renseignements peu connus et curieux. Saviez-vous, par exemple, qu'en 1624 le physicien hollandais Cornélius Drebbel fit plonger dans la Tamise un petit sous-marin propulsé au moyen de douze rames et pourvu d'un dispositif de régénération d'air ? Saviez-vous que Buckingham songea à utiliser de tels bâtiments pour aller détruire les digues édifiées par Richelieu devant La Rochelle ?

Mais les parties essentielles du livre sont celles où l'auteur, des expériences de la dernière guerre et des recherches poursuivies depuis dans divers pays, tire les leçons qui doivent aujourd'hui présider à l'élaboration de toute stratégie navale. Il souligne l'importance primordiale du rôle du porte-avions, la permanence du péril sous-marin et la nécessité, pour y parer, d'accroître la puissance et la vitesse des escorteurs.

Dû à un expert d'une compétence indiscutée, cet ouvrage fera autorité dans les milieux navals. Les profanes le liront avec intérêt, les techniciens le méditeront.

COURRIER DE LA PHILATÉLIE

Nouvelles de la Sarre

Au mois de juin la série courante a été complétée par les valeurs suivantes : 3 fr. (type du 1 fr.) ; 6 fr. (type du 15 fr.) ; 18 fr. (type du 12 fr.) ; 60 fr. (nouveau type, vue du village de Landsweiler).

A l'occasion de l'Exposition horticole de Mittelbexbach un timbre commémoratif de 15 fr. vert a été émis le 16 juin. Il a pour sujet diverses fleurs et le « Belvédère » de Mittelbexbach.

Nouvelles valeurs en Andorre

Un certain nombre de nouvelles valeurs de la série courante ont été mises en circulation par les postes françaises. Il s'agit des vignettes suivantes : 3 fr. rouge orange, 5 fr. violet, 6 fr. vert, 15 fr. brun violet, 18 fr. rouge et 30 fr. bleu. Quatre valeurs antérieurement parues ont été retirées de la vente au moment de l'émission de la nouvelle série : 4 fr. bistre, 5 fr. vert, 15 fr. rouge, 25 fr. bleu.

De leur côté, les postes espagnoles ont complété la série en cours par un 2 ct. noir (Edelweiss) et un 10 pesetas marron (carte de l'Andorre) ; une valeur pour la poste aérienne, 1 peseta brun rouge, a également paru.

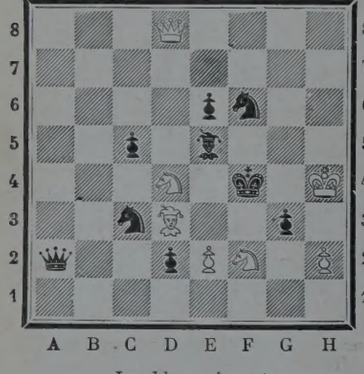
J. BELLAY.

LES HUITRES REVIENNENT

Cet ostréiculteur d'Arcachon, qui s'apprête à expédier sa production vers la capitale, nous annonce le retour, avec les mois en « R », de la saison des huîtres. Celles-ci viennent en effet de réapparaître sur le marché, et les Parisiens vont voir s'installer de nouveau sur les trottoirs et aux terrasses des cafés les éventaires si particuliers où sont offerts aux amateurs — et ils sont nombreux — ces appétissants coquillages.

LES ÉCHECS (N° 91)

Solution du problème n° 92, par Max Karstedt (1910).



Les blancs jouent et font mat en trois coups.

1. Dd8-d5!, D ou P×D. — 2. Cf2-h3+, etc. Ou 1. ... C×D. — 2. Cd4×é6+, etc.

CHAMPIONNAT DU MONDE

Un match en vingt-quatre parties, pour le titre de champion du monde, a eu lieu à Moscou en mars, avril et mai 1951 entre Botwinnik et Bronstein. Ce match ayant été nul, Botwinnik reste champion du monde.

Voici la cinquième partie de ce match.

Blancs : Botwinnik. Noirs : Bronstein.

1. d2-d4, Cg8-f6. — 2. ç2-ç4, é7-é6. — 3. Cb1-ç3, Ff8-b4. — 4. é2-é3, 00. — 5. Ff1-d3, ç7-ç5. — 6. Cg1-f3, b7-b6. — 7. 00, Fç8-b7. — 8. Cç3-a4, ç5×d4. — 9. a2-a3, Fb4-é7. — 10. é3×d4, Dd8-ç7. — 11. b2-b4, Cf6-g4 (menace 12 ... Fb7×f3.) — 12. g2-g3, f7-f5. — 13. Ca4-ç3, a7-a6. — 14. Tf1-é1, Cb8-ç6. — 15. Fd3-f1, Cç6-d8. — 16. Fç1-f4, Fé7-d6. — 17. Ff4×d6, Dç7×d6. — 18. Ff1-g2, Cd8-f7. — 19. ç4-ç5, Dd6-ç7. — 20. Ta1-ç1, Ta8-é8. — 21. Cç3-a4, b6-b5. — 22. Ca4-ç3, f5-f4 ! — 23. d4-d5 (sur 23. h2-h3 aurait sans doute suivi f4×g3 ; 24. h3×g4, g3×f2+ ; 25. Rg1×f2, Fb7×f3 !) 23 ... f4×g3. — 24. f2×g3, é6×d5. — 25. Dd1-d4, Cg4-f6. — 26. Cf3-h4, Té8-é5. — 27. Té1×é5, Dç7×é5. — 28. Dd4×é5, Cf7×é5. — 29. Ch4-f5, Cé5-ç4. — 30. Tç1-d1, Rg8-h8. — 31. Td1-é1 (le pion noir dédaigné est empoisonné, car si 31. Cç3×d5, Cf6×d5 ; 32. Fg2×d5, Fb7×d5 ; 33. Td1×d5, g7-g6 ; 34. Cf5-d6 ou ailleurs, Cç4-é3 menaçant simultanément 35 ... Tf8-f1 mat et 35 ... Cé3×d5) 31 ... Cç4×a3. — 32. Cf5-d6, Fb7-ç6. — 33. Té1-a1, Ca3-ç2. — 34. Ta1×a6, d5-d4. — 35. Cç3×b5 (si 35. Fg2×ç6, d7×ç6) 35 ... Fç6×g2. — 36. Rg1×g2, Cf6-g4. — 37. Cd6-f5, d4-d3. — 38. Ta6-d6, Tf8×f5. — 39. Td6×d7, Cg4-é3+. Les blancs abandonnent, car ils sont mats au prochain coup par Tf5-f1 ou h5.

Voici la douzième partie du match.

Blancs : Bronstein. Noirs : Botwinnik.

1. d2-d4, é7-é6. — 2. ç2-ç4, f7-f5. — 3. é2-é3, Cg8-f6. — 4. Cb1-ç3, d7-d5. — 5. Cg1-h3, ç7-ç6. — 6. Fç1-d2, Ff8-d6. — 7. Dd1-ç2, 00. — 8. 000, Dd8-é7. — 9. f2-f3, d5×ç4. — 10. é3-é4, f5×é4. — 11. Cç3×é4, b7-b5. — 12. Cé4×d6, Dé7×d6. — 13. f3-f4, Cb8-a6. — 14. Ff1-é2, ç6-ç5. — 15. Fé2-f3, Ta8-b8. — 16. Fd2-ç3, Cç6-b4. — 17. d4×ç5 (perd un second pion, mais sans doute 17. Fç3×b4 n'était guère réjouissant pour les blancs) 17 ... Cb4×a2+. — 18. Rç1-b1, Ca2×ç3+. — 19. Dç2×ç3, Dd6×ç5. — 20. Th1-é1, h7-h6. — 21. Té1-é5, Dç5-ç7. — 22. g2-g4, Fç8-b7. — 23. Ff3×b7, Tb8×b7. — 24. g4-g5, Cf6-d5. — 25. Td1×d5, é6×d5. — 26. Dç3-d4, ç4-ç3. — 27. b2-b3, Dç7-d7. — 28. Ch3-f2, ç3-ç2+. — 29. Rb1-ç1, h6×g5. 30. Té5×g5, Dd7-é6. — 31. Tg5-é5, Dé6-d6. — 32. Rç1×ç2, Tb7-ç7+ — 33. Rç2-d2, Dd6-ç5. — 34. Dd4×ç5, Tç7×ç5. — 35. Cf2-d3, Tç5-ç6. — 36. Té5×d5, a7-a6. — 37. h2-h4, Tç6-h6. — 38. h4-h5, Th6-f6. — 39. b3-b4, Tf6-f5. — 40. Td5-d6, Tf8-f6. Les blancs abandonnent.

LA NOUVELLE RÈGLE INTERNATIONALE DES ÉCHECS *(suite et fin).*

Second cas. Il n'y a pas de pion sur l'échiquier.

On dit qu'une position A est la même qu'une position B dans deux cas : 1° quand leurs photographies sont identiques, avec la même réserve pour le roque que dans le premier cas ; 2° quand A et B sont parfaitement analogues.

Pour obtenir toutes les positions « parfaitement analogues » de A, sans omission ni répétition, on fait tourner l'échiquier de 90, puis 180 et enfin 270 degrés, ce qui donne quatre positions, A y compris.

On prend ensuite les positions symétriques de ces quatre positions, en choisissant, comme axe de symétrie, la droite qui sépare l'échiquier en deux moitiés égales de quatre colonnes ou traverses chacune.

Cela fait huit positions « parfaitement analogues », A y compris.

Prenons un exemple du second cas.

Blancs		Noirs		Positions numéros
Roi	Dame	Roi	Tour	
ç6	d8	a7	b7	1
f6	h5	g8	g7	2
f3	é1	h2	g2	3
ç3	a4	b1	b2	4
f6	é8	h7	g7	5
ç6	a5	b8	b7	6
ç3	d1	a2	b2	7
f3	h4	g1	g2	8

Ces huit positions sont « parfaitement analogues ».

En prenant 1 comme position de départ, on a fait tourner l'échiquier dans le sens des aiguilles d'une montre, de 90, puis 180 et 270 degrés et obtenu dans l'ordre : 2, 3 et 4.

En le faisant tourner dans l'autre sens, on aurait obtenu dans l'ordre 4, 3, 2.

Prenons les symétriques de 1, 2, 3, 4 avec la droite qui sépare l'échiquier en deux moitiés égales de quatre colonnes chacune. Cela revient à plier en deux l'échiquier selon cette droite et à rabattre la moitié occupée sur la moitié vide.

Le symétrique de 1 est 5.
Le symétrique de 2 est 6.
Le symétrique de 3 est 7.
Le symétrique de 4 est 8.

En prenant les symétriques de 1, 2, 3, 4 par rapport à la droite qui sépare l'échiquier en deux moitiés égales de quatre traverses, on aurait obtenu dans l'ordre : 7, 8, 5, 6.

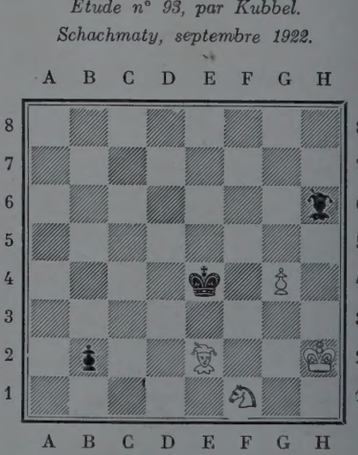
Ces huit positions sont « les mêmes », quoique leurs photographies soient toutes différentes, parce que les possibilités d'attaque et de défense sont identiques dans les huit cas.

Cette distinction n'a jamais été faite, ni la réserve pour le roque et la prise en passant, et elles me sont personnelles.

Dans le premier cas avec pion, il est évident que le droit de roquer ou de prendre en passant dans A, et l'interdiction de le faire dans B, rend A et B différentes, malgré l'identité de leurs photographies, parce que les possibilités d'attaque et de défense sont modifiées profondément.

En revanche la position cavalier de la dame b4 et cavalier du roi g4 est la même que cavalier de la dame g4 et cavalier du roi b4. Sont également mêmes positions : cavalier b4 provenant d'une promotion et cavalier g4 pas ; et cavalier g4 provenant d'une promotion et cavalier b4 pas. L'échange des deux cavaliers, ou d'une façon plus générale de deux pièces identiques (deux tours, ou deux fous, ou deux dames) ne modifie pas la position puisque, deux pièces identiques ayant des propriétés identiques, les possibilités d'attaque et de défense ne changent pas.

Etude n° 93, par Kubbel. Schachmaty, septembre 1922.



Les blancs jouent et font nulle.

ANDRÉ CHÉRON.

UNE DISTINCTION MÉRITÉE

La Médaille militaire vient d'être décernée à l'un de nos reporters-photographes, Roger Boulet, en hommage à sa conduite héroïque dans les rangs de la Résistance. Membre particulièrement actif d'un réseau, grièvement blessé, pris et torturé par l'ennemi, Roger Boulet, qui avait vu son frère partir pour le poteau d'exécution, trouva dans la cause sacrée qu'il servait d'inépuisables ressources pour triompher de ses souffrances physiques et morales.

La direction, le personnel de l'administration et de la rédaction de *France-Illustration* adressent leurs affectueuses félicitations à notre collaborateur, sur la poitrine duquel le ruban des braves voisinera avec la Croix de guerre.

PANORAMA RADIOPHONIQUE

« De la musique avant toute chose » a écrit Verlaine dans son *Art poétique*. Cette pensée est à la base d'une nouvelle rubrique dont la première émission vient d'être une réussite. Axée entièrement sur *la Lune blanche* de Verlaine et sous le titre attrayant « A chaque musicien sa vérité », Lise Daniels et Jacques Dutey ont chanté avec un délicieux raffinement de nuances toutes les compositions inspirées par cette page. Le même texte inspira en effet *l'Heure exquise* de Reynaldo Hahn, jolie miniature d'un doux romantisme, un duo expressif écrit par Massenet, *Rêvons, c'est l'heure*, et *Apaisement*, de Stravinski. Flégier a choisi lui aussi cette dernière dénomination pour sa mélodie ardente tandis que Gabriel Fauré préféra rendre hommage au poète en conservant pour sa troisième mélodie du cycle de la bonne chanson le titre *la Lune blanche*. Il est fort intéressant de grouper ainsi tous les chefs-d'œuvre qui ont été engendrés par un seul sujet. Sont-ils très différents les uns des autres ? En vérité, non. Un même souffle de tendresse est à la base de leur conception et Stravinski lui-même, tenu autrefois comme révolutionnaire, est sensible à la beauté d'une belle nuit qu'il définit avec simplicité.

« Sous le regard d'une étoile » représente une série de causeries remarquables et vivantes, préparées par France Danielly avec l'éminente collaboration de Georges Day. Il s'agit d'un film radiophonique animé notamment par Julien Bertheau et qui décrit avec un relief saisissant les caractéristiques d'un pays. « Un voyage en Argentine » donnait bien l'illusion d'une incursion dans cette région. En quelques mots imagés une vue générale de Buenos-Aires était donnée aux sans-filistes, qui se représentèrent aussitôt les différents quartiers de la ville. Puis les auditeurs furent conviés à une promenade dans les pampas, où ils assistèrent à la capture d'un cheval sauvage.

Eddie Constantine, José Christian, Marie-Laurence, des guitaristes et des chanteurs argentins de qualité, Gonzalès Moncayo et Benito Jésus créèrent une ambiance mystérieuse et délicate avant l'émouvant chant d'adieu aux glaciers, aux géantes fougères et aux précieuses orchidées d'Amérique du Sud.

W.-L. LANDOWSKI.

« HISTOIRES DE HIBOUX »

Dans notre numéro du 1er septembre nous avons publié, sous le titre *Histoire de hiboux*, plusieurs photographies de rapaces nocturnes prises par Eric Hosking. A ce propos, un de nos lecteurs, M. Claudon, de Colmar, nous signale qu'il ne s'agissait pas de hiboux, mais de chouettes, plus précisément d'*effraies des clochers*. Nous regrettons de ne pouvoir reproduire ici, faute de place, la lettre très documentée dans laquelle cet ornithologue distingué nous montre notre erreur — dont nous nous excusons vivement. Qu'il soit du moins remercié de son aimable rectification.

RUBRIQUE IMMOBILIÈRE

TOURAINE, vds château XVIe, 15 pièces, état neuf. Mais. gard et dépend. Parc et terres 9 ha bordés par riv. l'Indre. Lib. PENIN, expert, BLÉRÉ, I.-et-L. Tél. : 99.

COURRIER MUSICAL

Salzbourg et la France

Sur *l'Ode à la joie*, de Beethoven et Schiller, s'est achevé le Festival de Salzbourg. Voilà qu'entrent dans la mémoire tant de merveilles entendues ou contemplées : *la Flûte enchantée*, avec la féerie baroque de son décor de pierre, ses admirables interprètes et le grand Furtwängler... *Jedermann* — le drame de chaque homme — donné en ces dimanches radieux où toutes les cloches annonçaient le rachat du « mauvais riche ». On voudrait réentendre les sérénades de Mozart sous les voûtes nocturnes du manège des Rochers, garder en soi l'élan mystique des offices solennels chantés à la cathédrale sous le signe de Mozart, les ferveurs spirituelles de la messe de Schubert, des psaumes et du *Te Deum* de Brückner.

Et que faisait donc la France en ces fêtes musicales viennoises ? Elle y tenait son rôle, elle aussi ; un rôle dont la plupart des mélomanes français ne semblent pas soupçonner l'importance. Ne rappelons même pas les œuvres exécutées aux Festspiele — Fauré, Debussy, Ravel, Ibert, Honegger — ni le concert de la cathédrale de Strasbourg conviée par sa sœur d'Autriche à faire connaître cinq siècles de notre musique spirituelle ; disons seulement ceci : de grands virtuoses français ont été appelés par l'Académie d'été du Mozarteum pour donner leur enseignement aux jeunes musiciens, venus de toutes les contrées du monde. Ainsi, la classe de piano d'Yvonne Lefébure, la classe de clarinette d'Ulysse Delecluze ont consacré dans Salzbourg la réputation de notre école de clavier et de bois français.

C'est que nous possédons là-bas de chaudes sympathies. Bernhard Paumgartner, l'un des directeurs du Mozarteum, est un grand ami de la France, qu'il connaît bien. Ne vient-il pas de terminer la traduction allemande de *Monsieur de Pourceaugnac*, dont il destine la première représentation au théâtre de Salzbourg ? Nous lui avons, de notre côté, rendu hommage : l'édition française du beau livre sur Mozart de cet érudit en matière d'études mozartiennes vient de paraître chez Gallimard. C'est une excellente revision des grands travaux universels consacrés au maître, appuyée sur des faits et des documents d'une rigoureuse authenticité, ne craignant pas de revenir à des sources méconnues ni de rendre justice à Stendhal, « premier apôtre de Mozart en pays latin ».

Pourquoi faut-il, à côté de ce témoignage de notre estime, que nous montrions quelque indifférence à l'endroit du Festival ? Plus de 400 critiques y furent présents, mais, parmi eux, si peu de Français que les dix doigts de la main sont trop pour les compter. Cependant, il n'y eut jamais autant d'auditeurs de France accourus à Salzbourg. Mais ceux-là sont pèlerins anonymes qui n'ont pas possibilité de dire publiquement leur enthousiasme. L'anomalie vaut d'être soulignée. Et il serait bon que les « spécialistes », à leur tour, répondissent à l'appel vibrant du livre de foi et d'amour de Guy Mollat du Jourdain, *Salzbourg, cité ardente !* Un Français qui aime la « capitale de la musique, dont Mozart est le prince », qui le dit hautement, et adresse autant d'invites à ceux qui n'ont pas encore su venir.

L. MAURICE-AMOUR.

LA SEMAINE HIPPIQUE

Après le tumulte du championnat du monde au polo de Deauville, une ultime rencontre opposait à nouveau Bagatelle à Cibao la Pampa. Match revanche rempli d'incertitude, devant l'écart minime d'un point qui donna dernièrement la Coupe d'Or aux Sud-Américains. Cette fois les quatre périodes furent décisives, Cibao rentre 6 goals, sans effort apparent. Menditiguez et Gracida, jouant arrière, font une démonstration probante de leur dextérité. Bagatelle ne peut résister, un but unique lui sauve la mise. Objet d'art offert par Mrs. Doris Duke au team victorieux.

Sur les dunes du Port-Blanc, à Dinard, fusion momentanée de la « gentry » bretonne et des participants du concours hippique. M. Calmon remporte la Coupe avec Bienvenue, le jeune prodige de l'écurie Villenave. Mlle Cancre, le comte de Bartillat figurent au palmarès ; le chevalier d'Orgeix aussi, bien entendu ; toutefois Arlequin D n'a pas maintenu là-bas sa forme de Châteaudun. Grande animation après les épreuves. Certain soir on s'est retrouvé à Beauvallon. Autour des tables, vicomte et vicomtesse Lionel du Bouëxic, colonel et Mme de Chaisemartin, M. et Mme Fould, et le « first set » des grandes villas du Moulinet.

Soixante « jumpers » de pays divers, venus galoper sur les pistes des Galeries Royales, conféraient à la réunion d'Ostende l'estampille internationale. Le comte de Maillé (France), en selle sur Trinqueur, le « crack » de M. Max Gadala, gagne le prix du Cercle équestre dans une foulée bien équilibrée. Pilotant Monty ou Fox Hunter, le colonel Llewllyn (Grande-Bretagne) totalise quatre premières distinctions, tournant ses chevaux comme des poneys de polo. Le prix de Diane reste à la comtesse de Limburg-Stirum (Belgique), surclassant Mlle Bonneau (France), et le major Van Derton (Belgique), prestigieuse cravache de course, prouve sa conversion au vertical en imposant Ramona II. Parmi les personnalités, le général baron de Trannoy, M. Moeremans d'Emaus, le marquis de Murga et M. G. Borgers.

D. TRÉ-HARDY.

NÉCROLOGIE

Le R. P. Gillet

L'ancien maître général des dominicains, le R. P. Gillet, est mort à Aix-les-Bains d'une crise d'urémie. Il était né à Louppy-sur-Loison (Meuse) en 1875 et avait fait ses études à Verdun. Entré chez les dominicains en 1897, il se fit recevoir docteur en philosophie de l'Université de Fribourg, professa à Louvain et fut, en 1927, élu provincial de France. Deux ans plus tard il était désigné comme maître général de l'ordre des Frères prêcheurs. Il occupa ce poste important jusqu'en 1946, y faisant preuve d'autant d'initiative que d'autorité. C'est lui qui obtint la canonisation d'Albert le Grand. Il fut le fondateur de l'Union catholique du théâtre. Docteur *honoris causa* de nombreuses universités, officier de la Légion d'honneur, le R. P. Gillet avait reçu le titre d'archevêque de Nicée.

Louis Lavelle

Louis Lavelle, qui vient de s'éteindre à l'âge de soixante-huit ans dans son département natal du Lot-et-Garonne, était l'une des figures les plus représentatives du mouvement spiritualiste français contemporain. Il laisse une œuvre qui, orientée vers des préoccupations d'ordre psychologique et moral, fera date dans l'histoire de la philosophie. Des ouvrages comme *l'Erreur de Narcisse*, comme *la Conscience de soi*, les articles qu'il publia dans diverses revues et, entre les deux guerres, dans le journal *le Temps* contribuèrent puissamment, par leur style et leur vocabulaire simples et clairs, à mettre à la portée d'un public plus étendu des problèmes généralement accessibles aux seuls spécialistes. Professeur au Collège de France, Louis Lavelle avait, en 1947, été élu, en remplacement de l'illustre psychologue Georges Dumas, à l'Académie des sciences morales et politiques.

BIBLIOPHILIE. — Les Editeurs d'Art **ERYX**, 120, Boul. Chapelle, **PARIS**-18e, publient de beaux ouvrages à tirage limité choisis parmi les beaux textes princeps galants du **XVIIIe** siècle, imprimés sur Vélin chiffon, caractères neufs, illustrés de belles planches artistiques et originales, coloriées par les meilleurs artistes du livre : **BECAT, CHIMOT, Ste-CROIX, TOUCHET**, etc. Ces éditions de luxe, d'une réalisation parfaite, ont une place de choix dans la bibliothèque des amateurs avertis. **CATALOGUE FRANCO**. Planche spécimen contre 15 timbres par artiste. Abonnement mensuel pour la Métropole et l'Afrique du Nord.

Comité de Direction :
Président : Vincent DELPUECH.
Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.
Administrateur : S.-M. QUILICI.

FRANCE-ILLUSTRATION MONDE ILLUSTRÉ 13, rue Saint-Georges

Publication hebdomadaire.
GEORGES OUDARD
Fondateur.

TÉL. Administration : TRUdaine 82-54
Rédaction : TRUdaine 78-47

Chèques postaux : PARIS 4670-19
Adresse télégr. : ÉDIFRANCILUS

TARIFS D'ABONNEMENT

L'abonnement n° 1 donne droit aux 49 numéros d'actualités.

L'abonnement n° 2 est formé des 49 numéros d'actualités et des 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale»

L'abonnement n° 3 se compose des 52 numéros annuels, dont les trois numéros spéciaux traditionnels : « Noël », « Salon de l'Auto » et « Printemps ».

L'abonnement n° 4 comprend les 52 numéros annuels, dont les 3 numéros spéciaux traditionnels et les 24 numéros de « France-Illustration littéraire et théâtrale ».

★

Les numéros « spéciaux d'actualités » sont servis sans augmentation de prix aux abonnés des quatre catégories.

Le supplément littéraire et théâtral, réservé aux seuls abonnés, paraît avec le 2e et le 4e numéro de chaque mois.

FRANCE ET UNION FRANÇAISE

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	4.400	5.600	6.000	7.200
6 mois...	2.200	2.800	3.000	3.600

ÉTRANGER

Abonnements payables soit en dollars, livres, francs suisses, escudos, soit en monnaie du pays (au cours officiel), soit en francs français.

	ABONNEMENT N° 1	ABONNEMENT N° 2	ABONNEMENT N° 3	ABONNEMENT N° 4
Un an....	5.400	6.950	7.250	8.800
6 mois...	2.700	3.475	3.625	4.400

Les abonnements partent obligatoirement du 1er de chaque mois. — Les demandes de changement d'adresse devront être accompagnées de la dernière bande et de 20 fr. en timbres-poste. — Droits de reproduction pour le texte et les illustrations réservés pour tous pays. — Les manuscrits, insérés ou non, ne sont jamais rendus et ne peuvent faire l'objet d'une réclamation.

TABLE DES MATIÈRES. Chaque semestre : 50 fr. — Frais d'envoi : 3 fr. 50 par fascicule.

Imprimé sur les presses de la S. N. E. P. (Imprimerie Bobigny). Dépôt légal 3e trimestre 1951. N° 147. — Printed in France.

SEULS FABRICANTS
TISSAGES VOIRON-CHARTREUSE

LA MARQUE SUR LISIÈRES ★★★ IMPRESSIONS DE LYON ★★★ QUI NE SE FROISSE PAS VOUS GARANTIT UN COTON DE QUALITÉ